

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LE PROPAGATEUR

Volume VIII. 15 Septembre 1897, Numéro 14.

BULLETIN

**** Canada.**—Nous devons une mention spéciale à la consécration de la nouvelle chapelle du monastère des Pères Trappistes d'Oka, qui a eu lieu le 7 septembre courant. A cette occasion, l'abbé mitré d'Oka, Dom Antoine, avait ouvert le monastère à tous les visiteurs, y compris les dames qui ont été admises du 7 au 15 de ce mois.

Cette permission avait amené une foule nombreuse qui a suivi, avec un grand intérêt et un vif sentiment de piété, les longues cérémonies de la consécration de la très belle chapelle, construite pour les Pères Trappistes, par un généreux donateur. Cette église abbatiale, du pur style roman, a le caractère sévère qui convient à cet ordre austère. Elle est simple, d'un goût sobre et son arçhon, avec ses deux autels qui ferment le chœur, présente une forme originale, d'un cachet tout spécial. Le chœur est large, comme il convient à une communauté, comptant déjà, en Pères, profès, juvénistes, une centaine de membres.

On sait que cet ordre partage son temps entre le travail dans les champs qu'ils fertilisent et les exercices pieux. C'est une grande consolation pour les Pères d'avoir une église où ils puissent se réunir pour chanter les louanges de Dieu.

A cette belle cérémonie, présidée par Mgr l'archevêque de Montréal, assistaient sept évêques : Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa ; Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières ; Mgr Emard, évêque de Valleyfield ; Mgr Decelles, coadjuteur de Mgr Moreau, évêque de St-Hyacinthe ; Mgr Larocque, évêque de Sherbrooke, tous trois suffragants de l'Archevêché de Montréal ; Mgr Lorrain, évêque de Pontiac et naturellement l'abbé mitré d'Oka. Au nombre des membres du clergé qui s'étaient rendus à cette fête en foule, citons M. l'abbé Colin, supérieur du Séminaire de Montréal, le R.P. Lajoie, supérieur des Clercs St-Viateur, de Paris, France, le P. Estévenon, supérieur des Pères du T. S. Sacrement, les P.P. Bernard et Xavier Marie, de l'ordre des Franciscains. Le Père Joseph-Marie des chanoines réguliers de l'Immaculée Conception était là. Les Dominicains, les Rev. Pères Jésuites avaient aussi leurs représentants. Nous citerons encore M. le curé de St-Joseph, qui n'avait pas manqué de donner un nouveau témoignage de sympathie à ces bons moines. Parmi les laïques, nous avons remarqué l'honorable M. Royal, M. le député Champagne, M. Girouard, ancien député, le Dr Chartier, M. Derome, M. Martin, M. Hurlubise et de nombreux journalistes. C'était comme on le

voit une brillante réunion et tous ont admiré l'excellente tenue de cette maison modèle, qui offre aux cultivateurs de si bons exemples des meilleures méthodes agricoles. Les PP. Trappistes sont à la tête de tous les progrès en agriculture : c'est pour eux la règle. Au Canada pas plus qu'en France ils n'ont garde de manquer à cette prescription. On ne peut leur enlever ce mérite.

Nos sincères félicitations au très révérend Père abbé d'Oka qui apporte tant de zèle à inspirer à ses fils spirituels les vertus monastiques de l'ordre de Citeaux et qui a conquis les sympathies de tous les visiteurs.

— Sir Wilfrid Laurier, après avoir fait une visite à Montréal et à Ottawa, est venu se reposer à Arthabaskaville. On croit que la session du parlement fédéral doit s'ouvrir le 21 septembre et celle du parlement de Québec le 1er octobre. Ce sont des on-dits. Le bruit avait couru également que la réponse du St. Père, au sujet des écoles du Manitoba, devait être donnée le 15 du présent mois. Jusqu'ici rien n'est venu démentir ni confirmer cette nouvelle que nous croyons prématurée. La question des Ecoles reste toujours en suspens. Cet état de choses doit cependant bien avoir une solution.

— Une mauvaise nouvelle nous parvient à la dernière heure. Mgr Langevin, archevêque de St-Boniface, qui était souffrant depuis quelque temps, est, paraît-il, atteint de la fièvre typhoïde. Il s'est beaucoup dépensé pour son diocèse et les fatigues nombreuses qu'il s'est imposées pour défendre les écoles catholiques ne sont point étrangères au mal qu'il éprouve. Dans toutes les églises du Manitoba, on prie avec ferveur pour le courageux archevêque.

.

. Angleterre.—Le mouvement insurrectionnel des tribus des Afredis et des Orakzais a semblé, pendant la dernière quinzaine, éprouvé un moment d'arrêt et l'on parlait d'une marche en avant de la part des troupes anglaises décidées à châtier vigoureusement les rebelles.—Mais de récentes dépêches annoncent qu'en ce moment, les tribus font une nouvelle attaque sur *Samana*, et que les forts Lockhart et Gulistan sont gravement menacés. Les dépêches sont contradictoires, car elles disent aussi que la passe de Khyber est entièrement libre. Ici, nous devons constater que les câblesgrammes venant de l'Inde sont soumis à une révision à Londres, qui enlève beaucoup de valeur à leur autorité. Evidemment, on est en face d'une action sérieuse qui, nous le croyons, sera surmontée, mais non sans dépenses et surtout sans combats meurtriers.

On sait que, dans l'Éthiopie, les troupes qui marchaient sur Khartoum ont reçu l'ordre de s'arrêter, par suite, a-t-on dit, de l'épuisement des crédits. Le motif vrai serait bien, plutôt, la nécessité d'avoir des troupes disponibles à expédier aux Indes.

* * Espagne.—Ce pays traverse une pénible phase. Tout semble conspirer contre lui. La guerre civile le menace, les Etats-Unis lui font grise mine. A Cuba, on parle de nouveau du succès des rebelles, tandis que le général Weyler assure que tout est pacifié, et pour l'affirmer d'une manière tangible, il a renvoyé des troupes. La vérité est qu'une partie de l'île est tranquille, mais il reste toujours une portion qu'on ne peut espérer voir soumise absolument.

Avec les Etats-Unis, on ne sait quel dénouement interviendra des difficultés diplomatiques actuelles. On affirme, en Espagne, qu'on a l'assurance, de la part de la France et de l'Angleterre, de ne pas laisser violer les règles du droit international, comme prétendent le faire les Etats-Unis. Un tel précédent ne peut être toléré. Ce langage donne quelque espérance aux Espagnols. Mais très certainement, on n'arrivera pas à cette solution extrême.

* * *

* * Allemagne.—L'Allemagne fait contre mauvaise fortune bon visage, mais en réalité, elle n'est pas contente de l'alliance franco-russe, et son souverain le laisse trop voir. Il se distrait à recevoir le roi Humbert, à visiter l'Empereur d'Autriche et surtout à passer des revues, ce dont il est ravi. Mais on peut croire que ce n'est pas fortuitement que les visites à Vienne, ou du roi Humbert à Berlin, se sont trouvées à point nommé à cette heure, précisément au moment où les fêtes de l' " alliance " venaient à Paris de donner une si belle réponse aux manifestations de St Petersburg. Assurément on a voulu affirmer une fois encore l'existence de la Triplice et c'est là le côté intéressant de ces réunions de têtes couronnées. On peut ajouter que le Tzar, ami et allié de la France, n'a pas dû être congratulé par ces illustres personnages.

Ce ne sont qu'embrassades de souverains en ce moment. Guillaume II a reçu à Berlin le roi Humbert d'Italie. Quelques jours après, le même Guillaume se jetait dans les bras de l'Empereur François-Joseph et assistait avec le vieux monarque à une revue de troupes : spectacle qui n'est pas nouveau pour lui, mais où il éprouvé un singulier plaisir. Evidemment les entrevues sont destinées à faire contrepoids aux fêtes de l'Alliance franco-russe. Rien que cette préoccupation de l'empereur d'Allemagne, en ce moment, indique combien son amour propre est froissé. Même cette démarche vis-à-vis l'empereur d'Autriche après la campagne menée par la presse tudesque est assez ridicule et peu logique. Mais on sait que ce n'est par la logique qui régit toujours les actions du jeune souverain.

Combien est plus calme, plus vraiment digne le Tzar qui, après la visite de Faure, est venu à Varsovie entreprendre la pacification des esprits dans cette malheureuse Pologne.

* * *

* * France.—Le président de la République française a été reçu à son retour de Russie avec un enthousiasme qui tenait du délire.

A Dunkerque, de Dunkerque à Paris, le voyage n'a été qu'une longue acclamation et que vivats prolongés. C'est à Paris surtout que la réception a été brillante. Il n'y a rien manqué, pas même la bombe inoffensive, qui est l'accompagnement obligé de ces manifestations. Evidemment, on se trouve là encore en présence d'un maniaque, comme à la revue de Longchamps, comme au départ pour la Russie. De la gare du nord à l'Elysée, il n'y avait qu'un cri "Vive l'alliance, vive la Russie, vive la France." C'était la Chambre de Commerce qui a pris l'initiative de cette fête spontanée, marquant bien ainsi son désir de paix et de tranquillité si nécessaire aux progrès et à la prospérité du pays. On doit s'applaudir de voir ainsi toutes les opinions se grouper, sans distinction de partis, pour fêter un grand événement comme celui de l'alliance franco-russe. Trop tôt, hélas, les divisions se feront jour.

.

. Autriche.—En Autriche la situation devient grave. On sait quelle résistance éprouve le Souverain de cet empire, fait de pièces et de morceaux qu'on appelle l'Autriche, les concessions qu'il a dû consentir aux Magyars hongrois et les difficultés qu'il a à faire vivre, sous le même sceptre, les Allemands de la Bohême, les Galiciens et les Tchèques. Or, le premier ministre, M. le comte Badeni, s'oppose au mouvement de germanisation dont on aperçoit les tendances. Aussi la presse tudesque l'arrange d'une belle façon et il n'est pas d'injures qu'elle ne lui adresse.

Du reste, le comte Badeni ne semble pas s'en émouvoir et le succès, dit un grand journal de Paris, ne semble pas douteux. Sûr de la confiance et de l'appui de son souverain, il résiste victorieusement aux assauts que le parti allemand lui livre à Vienne et à Prague. Par des négociations où s'est donné carrière la souplesse de son esprit pratique, il a consolidé la majorité parlementaire que l'on essayait de désagréger et il a rendu désormais la politique d'obstruction improbable, sinon impossible. Tout porte à croire que les protestations enflammées du chevalier de Schönerer et de ses amis s'éteindront devant la ferme volonté qu'a le ministre de faire de la politique autrichienne et non point de la politique prussienne.

Si l'Autriche suivait à l'extérieur une politique aussi avisée, aussi sage que celle qui prévaut chez elle à l'intérieur, nous assisterions vraisemblablement à un spectacle aussi intéressant qu'imprévu ; celui d'une grande nation qui comprend et qui reprend son rôle historique. Mais, pour cela, il faut encore attendre. Le pas franchi par M. le comte Badeni est déjà suffisamment audacieux : il n'aurait pas été possible il y a dix ans.

VERAX.

LES DEGRÉS DE LA VIE SPIRITUELLE

MÉTHODE POUR DIRIGER LES AMES

· suivant leurs progrès dans la vertu

Par M. l'abbé A. SAUDREAU,

premier aumônier de la Maison-Mère du Bon-Pastour d'Angers

Deux volumes in-12 de 614-516 pages. Prix :..... \$1.75

“ M. Saudreau dit dans sa lettre d'approbation *Mgr Mathieu, aujourd'hui archevêque de Toulouse*, a exposé avec clarté et avec amour la doctrine des grands Mystiques sur les divers états de la perfection chrétienne. Il a eu le mérite de rappeler et d'approfondir des thèses essentielles et consacrées par la tradition, que négligent trop souvent les auteurs ascétiques de notre époque, et qui sont cependant nécessaires pour la conduite des âmes.”—“ J'ai terminé, écrit à l'auteur *Mgr Gilbert, évêque du Mans*, votre traité des Degrés... que vous avez bien voulu me communiquer. Tout y est de très bonne note : doctrine saine et exacte. Ces deux volumes font une exposition complète de la vie spirituelle qui peuvent rendre de grands services, et suffisent largement à tous les besoins généraux du saint ministère. J'ai lu avec une attention particulière les chapitres qui concernent les formes supérieures de l'oraison en deçà des voies exceptionnelles et extraordinaires. Ce point fort bien traité par vous est important, car les divers états d'oraison sont moins rares qu'on ne le croit communément, etc.”

“ Il est difficile, disent les *Annales des Prêtres Adorateurs* (déc. 1896), de trouver un livre de spiritualité où le grand art de la direction des âmes soit présenté avec une méthode plus nette et sous une forme aussi attrayante.”

“ ...On voit du premier coup d'œil les avantages de cette classification justifiée d'ailleurs par les faits. D'abord elle excite les prêtres, les religieux, les directeurs à monter eux-mêmes et à faire monter aux autres ces divers degrés. Puis elle nous vaut de trouver groupés ensemble, très utilement, les conseils de direction appropriés à chacune des classes d'âmes, suivant leur progrès dans la vertu. M. Saudreau a fait ce travail en homme sagace et expérimenté. Puisant aux sources les plus pures des grands auteurs ascétiques et mystiques, il cite et condense ce qu'ils ont écrit de meilleur... Nous souhaitons que l'ouvrage de M. Saudreau, qui peut contribuer si efficacement à nous donner des saints, trouve sa place dans la bibliothèque de toutes les maisons religieuses et de tous les prêtres chargés de la direction des âmes.” (*Etudes religieuses des Pères Jésuites. Partie bibliographique, 1896, p. 481 et suiv.*)

Le R. P. Ludovic de Besse, capucin, l'auteur bien connu des *Eclaircissements sur les œuvres de saint Jean de la Croix*, a publié dans la *Vérité* deux très beaux articles que nous regrettons de ne pouvoir reproduire intégralement. En voici quelques extraits :

“ Les livres de piété appartiennent trop souvent à la littérature ennuyeuse ; on ne dira pas cela de l'ouvrage que vient de publier M. l'abbé Saudreau. Il est écrit d'un style vif, entraînant, tout à fait moderne, sans rien sacrifier au mauvais goût du siècle. Tout est d'une belle allure, noble et simple à la fois. On trouve dans ces pages des flots de lumière répandus sur les questions les plus obscures. On y trouve surtout une chaleur communicative qui pénètre l'âme, la réveille, la vivifie, et l'élève sans effort vers Dieu... C'est la voix des saints qu'on entend sans cesse en écoutant M. l'abbé Saudreau. Il sait que dans le chemin du ciel ce sont des maîtres incomparables, il les invite donc à parler à sa place, et ils viennent tour à tour nous éclairer sur nos devoirs et nous engager à les remplir. Ces citations perpétuelles des saints faites avec beaucoup d'à-propos, donnent aux *Degrés de la Vie spirituelle* la plus grande autorité. M. l'abbé Saudreau a du mérite de s'effacer derrière eux ; il en a eu davantage en évitant de se confiner dans une école... Chaque saint a sa grâce particulière qui le fait exceller sur un point plus que sur les autres, et quand Dieu le pousse à écrire sur ce qu'il a pratiqué, il le fait mieux que personne..... Ici donc l'électisme n'est pas seulement un droit, il est un devoir.

... M. l'abbé Saudreau a mis le comble à son mérite en se donnant la peine de classer par degrés les besoins des âmes et d'adapter à ces divers besoins les enseignements des Saints.

Cette classification des maux et des remèdes rend un immense service aux prêtres que leurs occupations empêchent de faire de longues recherches dans les grands auteurs.

Voici par exemple un confesseur obligé de se prononcer sur une vocation. Il prend le premier volume de M. l'abbé Saudreau, et voit que ce sujet y est traité en une vingtaine de pages. Or, que trouve-t-il dans ces pages ? Les enseignements de saint François de Sales sur cette grave question. Ils sont tirés de diverses lettres qu'il aurait fallu chercher dans les nombreux volumes contenant la correspondance du saint, etc. ... La classification adoptée par M. l'abbé Saudreau est extrêmement raisonnable... Elle est conforme à celle de tous les auteurs qui distinguent les vies purgative, illuminative et unitive, et les subdivisions de ces trois vies répondent aux diverses demeures qu'indique sainte Thérèse dans le *Château intérieur*.

... Les règles qui concernent *les enfants* mériteraient d'être imprimées à part pour être mises aux mains de toutes les mères chrétiennes et de toutes les personnes qui s'occupent d'éducation. Il nous paraît impossible de faire mieux en si peu de place, tellement les règles données sont judicieuses, pratiques et d'une efficacité certaine pour faire entrer la piété dans de jeunes cœurs.

... Le service le plus important que doit rendre le livre de M. l'abbé Saudreau sera de dissiper les idées fausses, absurdes qui égarent les meilleurs esprits pour ce qui regarde la contemplation, etc., etc.”

“... Toute cette partie de l'ouvrage (le premier volume), a dit

dans l'*Univers* M. l'abbé Chasle, abonde en conseils pratiques inspirés par le plus pur esprit de foi, en industries judicieuses employées jadis par l'auteur pour éclairer les âmes, pour leur insinuer le désir du mieux et les faire entrer quelquefois sans qu'elles y prennent garde, dans la pratique de la piété. L'enfance et la jeunesse (écoles, pensionnats, ouvriers, patronages) ont dû être, à en juger par la place qu'elles occupent dans ces pages, des champs d'expérience cultivés par lui avec ardeur et avec fruit, etc."

"Partout la doctrine est encadrée dans d'admirables textes... Aucun des aspects de la vie spirituelle ne manque à cette galerie de tableaux où chacun peut se reconnaître comme dans un clair miroir. *Et qu'on ne s'imagine pas que cet ouvrage convient seulement aux directeurs de conscience... Quiconque a souci d'avancer dans les voies de la piété ne méditera pas sans profit ces pages si pieuses et si pleines d'oraison.*" (*Semaine religieuse* de Laval, 1er août 1896.)

L'*Ami du Clergé*, répondant à une consultation où on lui demandait un livre pratique pour la direction des âmes, recommandait les *Degrés* comme "un vrai trésor" (24 septembre 1896), comme un "ouvrage de premier ordre" (6 août 1896). "Nous tenons enfin le Manuel de direction dont le besoin nous a été si souvent signaler, ont dit les *Etudes ecclésiastiques*." "L'apparition d'un traité de ce genre, dit la *Revue des âmes pieuses* (publiée à Tournay, Belgique), est un véritable événement."

Ajoutons que cet ouvrage "dont la clarté demeure l'un des principaux mérites" (*Revue des Facultés catholiques*), peut "faciliter beaucoup l'intelligence des auteurs mystiques. "C'est comme une clef indispensable à quiconque désire étudier les *Œuvres* de sainte Thérèse, l'*Amour de Dieu* de saint François de Sales, les *Œuvres* de saint Jean de la Croix, etc.

La *Croix*, les *Annales franciscaines*, l'*année Dominicaine*, le *Saint Cœur de Marie* (*Revue des Pères Eudistes*), le *Bulletin du Vœu national*, etc. etc., ont parlé en termes aussi élogieux des *Degrés de la Vie spirituelle*. Mais la table des matières que nous donnons ci-dessous dans son entier fera mieux comprendre de quelle utilité peuvent être ces deux volumes pour tous ceux qui ont à cœur l'étude de la spiritualité.

TOME PREMIER

APPROBATION DE S. G. Mgr MATHIEU, ÉVÊQUE D'ANGERS.

LETTRE DE S. G. Mgr GILBERT, ÉVÊQUE DU MANS, A L'AUTEUR.

PRÉFACE.

PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER.—Les pécheurs :

§ 1. L'endurcissement.—§ 2. Causes de l'endurcissement.—§ 3. Obstacles aux progrès du mal.—§ 4. Les divers degrés de l'endurcissement.—§ 5. Conduite à tenir envers les pécheurs.

CHAPITRE II.—Les âmes dissipées et sensuelles, leur vie purement naturelle :

§ 1. Dispositions de ces âmes.—§ 2. Comment on peut inspirer à ces âmes de meilleures dispositions.

VIE PURGATIVE

NOTE PRÉLIMINAIRE.

LIVRE PREMIER

Premier degré. Les âmes croyantes.

CHAPITRE PREMIER.—Portrait des âmes croyantes :

§ 1. Doctrine de sainte Thérèse et du B. Suzo.—§ 2. Pratiques religieuses, dispositions intimes, conduite extérieure des âmes du premier degré.

CHAPITRE II.—Direction des âmes du premier degré :

Article premier.—Règles générales : § 1. Comment on doit éclairer ces âmes.—§ 2. Il faut habituer ces âmes à vivre chrétiennement.—*Article II.*—Règles particulières aux différents classes de commençants : § 1. Les âmes attidées.—§ 2. Les âmes attardées.—§ 3. Les enfants.

LIVRE II

Deuxième degré. Les bonnes âmes.

CHAPITRE PREMIER.—Portrait des âmes du deuxième degré :

§ 1. Doctrine de sainte Thérèse.—§ 2. Caractère distinctif de cette seconde demeure.—§ 3. Comment les âmes de ce deuxième degré peuvent décroître ou rester stationnaires.

CHAPITRE II.—Direction des âmes du deuxième degré :

Article premier.—Quelques principes généraux sur la direction : § 1. La direction doit être paternelle.—§ 2. La direction doit être pratique.—§ 3. Devoirs des dirigés envers leur père spirituel.—*Article II.*—Règles particulières de direction pour les âmes du deuxième degré : il faut les éclairer davantage.—Formation de ces âmes à une vie plus foncièrement chrétienne : § 1. Prière.—§ 2. Sanctification des actions ordinaires.—§ 3. Renoncement. Lutte contre le péché.—Défaut dominant, etc.—§ 4. Fréquentation des sacrements.—*Article III.*—Résumé des moyens de direction convenant aux âmes de ce deuxième degré.

CHAPITRE III.—De l'Oraison :

Article premier.—De l'Oraison en général : § 1. Son importance.—§ 2. Définition de l'oraison. Ses diverses espèces.—*Article II.*—De l'Oraison discursive : § 1. Définition de l'oraison discursive.—§ 2. Méthode d'oraison discursive.—§ 3. Moyens pratiques pour amener les âmes à la méditation.—§ 4. Sujets, lieux, temps, durée de la méditation.

VIE ILLUMINATIVE

NOTE PRÉLIMINAIRE.

LIVRE III

Troisième degré. Les âmes pieuses.

Première partie.—LES PHASES DE LA PIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER.—Comment l'âme parvient à la vie illuminative :

§ 1. Les consolations sensibles.—§ 2. Nature de ces jouissances spirituelles.—§ 3. Durée de cet état de jouissances.

CHAPITRE II.—La piété naissante :

§ 1. Fruits produits dans l'âme par les consolations sensibles.—§ 2. Défauts et imperfections des âmes pieuses.

CHAPITRE III.—Diminution des faveurs sensibles.—Piété aride.

CHAPITRE IV.—Comment on décroît de cet état de piété.

Deuxième partie.—DIRECTION DES ÂMES PIEUSES

CHAPITRE PREMIER.—Recueillement.

CHAPITRE II.—Renoncement :

§ 1. Mortification.—§ 2. Patience.

CHAPITRE III.—Humilité :

I. Comment on doit recommander l'humilité.—II. Pratique de l'humilité.

CHAPITRE IV.—Probations sur diverses vertus.

CHAPITRE V.—Discernement des esprits.

Remarques préliminaires.—*Article premier.*—Marques de l'esprit diabolique.—*Article II.*—Marques de l'esprit humain.—§ 1. Les mouvements bons mais purement raisonnables.—§ 2. L'empressement.—§ 3. Les scrupules.—*Article III.*—Marques de l'inspiration divine : § 1. L'inspiration divine en général.—§ 2. La vocation.

Troisième partie.—ORAISON AFFECTIVE

CHAPITRE PREMIER.—Description de cette oraison :

§ 1. Enseignement des auteurs sur l'oraison affective.—§ 2. Caractères distinctifs de l'oraison affective.—§ 3. Les sentiments affectifs sont plus ou moins intenses.

CHAPITRE II.—Règles pratiques de l'oraison affective :

§ 1. Préparation.—§ 2. Corps de l'oraison.

CHAPITRE III.—A quelles âmes convient l'oraison affective.

CHAPITRE IV.—Difficultés qui se rencontrent dans la pratique de l'oraison affective.

§ 1. Causes des sécheresses. Conduite à tenir dans les sécheresses.—§ 2. Quelles sont les âmes plus exposées aux sécheresses.—§ 3. La mortification, remède aux sécheresses.—Sa nécessité pour les âmes d'oraison.

LIVRE IV

Quatrième degré. La ferveur.

CHAPITRE PREMIER.... Portrait des âmes ferventes :

§ 1. Les âmes ferventes comprennent bien mieux que les âmes pieuses l'abnégation évangélique.—§ 2. Caractère et étendue de la charité des âmes ferventes.—§ 3. Autres vertus des âmes ferventes.—§ 4. Imperfections des âmes ferventes.

CHAPITRE II.—Les progrès de l'âme fervente :

§ 1. Comment l'âme a pu s'élever jusqu'à la ferveur.—§ 2. Comment les âmes s'affranchissent dans le renoncement. Les deux phases de la ferveur. Ferveur sensible.—Ferveur acquise.—§ 3. Comment et pourquoi bien des âmes ne s'élèvent pas plus haut dans la vie spirituelle.

CHAPITRE III.—Oraison des âmes ferventes.

CHAPITRE IV.—Direction des âmes ferventes.

§ 1. Pratique du recueillement et des autres vertus.—§ 2. Nécessité du parfait renoncement.—§ 3. Travail de l'âme pour acquérir le renoncement.—§ 4. Renoncement passif, action divine purificatrice.

TOME SECOND

VIE UNITIVE

PROLOGUE —Rôle important de la contemplation dans la vie unitive.

LIVRE V

Cinquième degré. Les âmes parfaites.

Première partie.—L'ORAISON CONTEMPLATIVE ORDINAIRE

CHAPITRE PREMIER.—Le passage de l'état affectif à l'état contemplatif se fait d'ordinaire par une transition douce et progressive.

CHAPITRE II.—Comment et dans quel sens la contemplation est surnaturelle.

CHAPITRE III.—L'union amoureuse, fondement de l'oraison contemplative.

CHAPITRE IV.—Comment s'opère l'union contemplative :

§ 1. Les opérations supérieures de l'âme d'après saint François de Sales.—§ 2.

Les actes directs.—§ 3. Le rôle de l'intelligence dans la contemplation.—§ 4. Enseignement de Bossuet sur ce sujet.—§ 5. La contemplation est l'effet des dons du Saint-Esprit.

CHAPITRE V.—Les divers modes de contemplation ordinaire :

REMARQUE PRÉLIMINAIRE.

§ 1. Contemplation intellectuelle.—§ 2. Contemplation effective ou quiétude.—§ 3. Quiétude parfaite.—§ 4. Quiétude sensible.—§ 5. Quiétude aride.—§ 6. La quiétude aride n'est pas l'oisiveté.—§ 7. Contemplation affirmative et contemplation négative.—§ 8. Comment les divers genres de contemplation sont souvent mêlés.—§ 9. La contemplation et la prière vocale.—§ 10. On peut être contemplatif à son insu.

CHAPITRE VI.—Des termes de contemplation acquise et de contemplation inactive, active et passive. Pourquoi ils nous semblent impropres.

CHAPITRE VII.—La contemplation est bien moins rare qu'on ne le croit communément :

§ 1. Témoignage des auteurs mystiques.—§ 2. Y a-t-il beaucoup d'âmes parfaites qui ne soient pas contemplatives.

CHAPITRE VIII.—Les marques de la contemplation.

CHAPITRE IX.—Avantages de l'oraison contemplative.

Deuxième partie.—DISPOSITION DES AMES DU CINQUIÈME DEGRÉ OU DES AMES PARFAITES

CHAPITRE PREMIER.—Comment les âmes parviennent à la vie unitive :

§ 1. Remarque préliminaire.—§ 2. Voie abrégée : l'oraison d'union.—§ 3. Voie commune.—§ 4. La contemplation habituelle, marque de la vie unitive.—§ 5. Degrés divers d'union à Dieu.

CHAPITRE II.—Intensité de la charité chez les âmes parfaites.

CHAPITRE III.—Les fruits de cette ardente charité :

§ 1. Amour de la solitude.—§ 2. Esprit de détachement.—§ 3. Désirs du ciel ; les anxiétés d'amour.—§ 4. Zèle désintéressé. Amour de la croix.—§ 5. Soif de la communion.

CHAPITRE IV.—Caractère de la charité des âmes parfaites :

§ 1. Leur énergie calme et tranquille.—§ 2. Unité de vue et simplicité d'intention des âmes parfaites.—§ 3. Sérénité des âmes parfaites.

CHAPITRE V.—Conduite extérieure des parfaits :

§ 1. Influence de la charité sur toutes leurs œuvres.—§ 2. Les qualités naturelles. Sont-elles développées par la pratique de la vertu, ou contribuent-elles à rendre la vertu plus élevée et plus méritoire.

CHAPITRE VI.—Mérites de cet état de perfection. Différence entre l'état de perfection et la sainteté :

§ 1. Valeur des âmes parfaites.—§ 2. Leurs imperfections.—§ 3. Deux subdivisions du cinquième degré.

Troisième partie.—DIRECTION DES AMES PARFAITES.—RÈGLES DE

L'ORAISON CONTEMPLATIVE.

CHAPITRE PREMIER.—Combien il est important pour un directeur de connaître les règles de la vie contemplative.

CHAPITRE II.—Règles à suivre dans la direction des âmes contemplatives :

§ 1. Nécessité du complet renoncement.—§ 2. Renoncement de l'entendement, de la mémoire et de l'imagination.—§ 3. Renoncement de la volonté.

CHAPITRE III.—Comment une âme habituellement contemplative doit faire son oraison.

§ 1. Préparation.—§ 2. Comment doit se conduire, dans le cours de son oraison, celui qui éprouve la quiétude sensible ? § 3. Distractions.—§ 4. Règles pour la quiétude aride.—§ 5. Résolutions.—§ 6. Persistance de la quiétude dans les divers exercices.

CONCLUSION.

LIVRE VI

Sixième degré. Les âmes héroïques.

PROLOGUE.

CHAPITRE PREMIER.—L'héroïsme. Définition et exemples.

CHAPITRE II.—Comment les âmes parviennent à l'héroïsme :

§ 1. Aperçu général.—§ 2. Quelques remarques préliminaires : I. Sentiments opposés et simultanés.—II. Dons surnaturels miraculeux et dons surnaturels non miraculeux.—§ 3. Lumières plus grandes accordées aux âmes d'élite et actes d'amour très parfaits qui s'ensuivent.—§ 4. Les épreuves purificatrices.—§ 5. La partie essentielle et les circonstances accessoires et variables de la purification spirituelle.

CHAPITRE III.—Dispositions intimes des âmes héroïques :

§ 1. Effets de la purification spirituelle.—§ 2. Faveurs accordées aux âmes qui ont subi la rigoureuse purification de l'esprit.—§ 3. Légères imperfections des âmes héroïques.—§ 4. Mérite et sainteté de ces âmes d'élite.—§ 5. Direction de ces âmes.

LIVRE VII

Septième degré. Les grands Saints.

PROLOGUE.

CHAPITRE PREMIER.—Itinéraire de l'héroïsme à la sainteté parfaite :

§ 1. Le but à atteindre : l'union transformatrice.—§ 2. Longueur du chemin à parcourir pour atteindre ce suprême degré de la perfection.—§ 3. La purification d'amour.

CHAPITRE II.—Le dernier degré de la sainteté : l'union stable et parfaite :

§ 1. Combien est intime cette union avec Dieu.—§ 2. Permanence de l'union parfaite.—§ 3. Prix ineffable des âmes saintes.—§ 4. Joies des âmes saintes.—§ 5. Lumières accordées aux âmes saintes.—§ 6. Vertus admirables des grands saints : leur charité, leur crédit auprès de Dieu.

APPENDICES

I. Préparation à la première communion.—II. Trésor du Sacré-Cœur.—III. Règlement des associés du Sacré-Cœur.—IV. Pratiques de pénitence pour passer en vrai chrétien le saint temps du Carême.—V. Pratiques de pénitence pour passer en vraie chrétienne le saint temps du Carême.—VI. Tableau méthodique pour la méditation.—VII. Pratiques de mortification.

INSTITUT KNEIPP

(DE MONTREAL)

No 2082 rue Stc-Catherine, près de la rue Bleury

Traitements hydrothérapiques suivant la méthode de l'abbé Kneipp

Départements complètement séparés pour les hommes et pour les femmes.

APPORIONS, DOUCHES, BAINS, Etc.—CHAMBRES ET PENSION.

Grande salle de gymnase et de réaction pour chaque département.

Doncheurs et Doucheuses expérimentés.

L'institut comprend plus de 40 chambres spacieuses, bien aérées et bien éclairées.

CONSULTATIONS : De 10 h. à 12 h., et de 4 h. à 6 h. tous les jours, dimanches et fêtes exceptés.

DR L'ÉCUYER

INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE

Par SAINT FRANÇOIS DE SALES

Édition complète. 1 vol. in-18..... \$ 1.40

(Suite)

II

DES PROPRIÉTÉS ET DE L'EXCELLENCE DE LA DÉVOTION.

Ceux qui décourageaient les Israélites d'entreprendre la conquête de la Terre de promission, leur disaient que cette Terre consumait ses habitants, c'est-à-dire que l'air y était si méchant, que l'on ne pouvait y vivre longtemps; et que les naturels du pays étaient des hommes monstrueux, qui dévoreraient les autres hommes comme des sauterelles. C'est de cette sorte, Philothée, que le monde décrie tous les jours la sainte dévotion, en publiant qu'elle rend l'esprit mélancolique et l'humeur insupportable, et que, pour en juger, il n'y a qu'à voir l'air fâcheux, sombre et chagrin des personnes dévotes : mais comme Josué et Caleb, qui étaient allés reconnaître la Terre promise, publiaient partout que sa fertilité et sa beauté en rendaient le séjour heureux et délicieux; de même tous les Saints, animés du Saint-Esprit et de la parole de Jésus-Christ, nous assurent que la vie dévote est douce, aimable et heureuse.

Le monde voit que les personnes dévotes jeûnent, prient, souffrent avec patience les injures qu'on leur fait, servent les malades, donnent l'aumône, veillent, répriment leur colère, font violence à leurs passions, se privent des plaisirs sensuels, et font beaucoup d'autres choses qui sont naturellement fort pénibles; mais le monde ne voit pas la dévotion du cœur, laquelle rend toutes ces actions agréables, douces et faciles. Considérez les abeilles sur le thym; elles y trouvent un suc fort amer, et en le suçant même, elles le changent en miel : nous le confessons donc, âmes mondaines, les personnes dévotes trouvent d'abord beaucoup d'amertume dans l'exercice de la mortification, mais bientôt elles la sentent toute changée, par l'usage, en une charmante suavité.

Les martyrs, au milieu des feux et sur les roues, ont cru être couchés sur les fleurs, et parfumés des odeurs les plus délicieuses; et si l'esprit de piété a pu ainsi, par sa douceur, charmer les tourments les plus cruels et la mort même, que ne fait-il pas dans les exercices les plus laborieux de la vertu? Ne peut-on point dire qu'il leur est ce que le sucre est aux fruits, dont il tempère la crudité lorsqu'ils ne sont pas mûrs, ou dont il corrige ce qui leur reste de malignité naturelle, quoiqu'ils soient en leur maturité?

Il est vrai, la dévotion assaisonne toutes choses avec beaucoup d'agrément : elle adoucit l'amertume des mortifications, et elle corrige la malignité des consolations humaines ; elle soulage le chagrin du pauvre, et elle réprime l'empressement du riche ; elle console un esprit désolé dans l'oppression, et elle humilie l'orgueil de la prospérité et de la faveur ; elle charme l'ennui de la solitude, et elle donne du recueillement à ceux qui sont dans le commerce du monde ; et elle est à nos âmes, tantôt ce que le feu est en hiver, et tantôt ce que la rosée est en été ; elle fait porter et souffrir la pauvreté ; elle rend également utiles l'honneur et le mépris ; elle reçoit avec une même disposition le plaisir et la douleur, et elle nous remplit d'une admirable suavité.

Contemplez l'échelle de Jacob ; car c'est une fidèle peinture de la Vie Dévote ; les deux côtés de cette échelle nous représentent l'oraison qui demande l'amour de Dieu, et l'usage des Sacraments qui nous le donne. Les échelons sont les divers degrés de charité par lesquels l'on va de vertu en vertu, soit en s'abaissant jusqu'à servir le prochain et souffrir ses faiblesses, soit en s'élevant par la contemplation jusqu'à l'union amoureuse de Dieu. Or, considérez, je vous prie, comme ces bienheureux Anges, revêtus d'un corps humain, descendent et montent par cette échelle, et nous représentent bien les vrais dévots qui ont un esprit angélique. Ils nous paraissent jeunes, et cette jeunesse nous marque la force et l'activité spirituelles de la dévotion. Leurs ailes nous figurent le vol et l'élanement de l'âme en Dieu par la sainte Oraison ; mais en même temps ils ont des pieds, et cela nous apprend que nous devons vivre sur la terre avec les autres hommes dans une sainte et paisible société. Leur beauté et la joie peinte sur leurs visages, nous marquent la douce tranquillité avec laquelle il faut recevoir tous les événements de la vie ; et leur tête nue, aussi bien que leurs bras et leurs pieds nous font penser que l'on ne doit rien mêler, dans ses intentions et dans ses actions, avec le motif de plaire à Dieu. Le reste de leur corps est couvert d'une robe fort légère, pour nous apprendre que, dans la nécessité de se servir du monde et des biens du monde, il n'en faut prendre que ce qui est purement nécessaire.

Croyez-moi donc, Philothée, la dévotion est la Reine des vertus, puisqu'elle est la perfection de la charité ; elle est à la charité ce que la crème est au lait, la fleur à une plante, l'éclat à une pierre précieuse et l'odeur au baume : oui, la dévotion répand partout cette odeur de suavité, qui conforte l'esprit des hommes et qui réjouit les Anges.

III.

LA DÉVOTION CONVIENT A TOUS LES ÉTATS DE LA VIE.

Le Seigneur Créateur commanda aux arbres de porter du fruit, chacun selon son espèce ; et il commande encore à tous les fidèles, qui sont les plantes vivantes de son Eglise, de faire de dignes fruits de piété, selon leur état et leur vocation ; car les règles n'en

sont pas les mêmes pour les gens de qualité, pour les artisans, pour les princes et pour le peuple, pour les maîtres et pour les domestiques, pour une femme mariée et pour une fille, ou pour une veuve : et il faut même accommoder toute la pratique de la dévotion à la santé, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier. En vérité, Philothée, serait-ce une chose louable qu'un Evêque fût solitaire comme un Chartreux ; que les personnes mariées ne pensassent pas davantage à amasser du bien que des Capucins ; qu'un artisan fût assidu à l'office de l'Eglise, comme un Religieux l'est au chœur ; et qu'un Religieux fût autant exposé à tous les exercices de la charité envers le prochain qu'un Evêque ? Cette dévotion ne serait-elle pas ridicule, dérégulée et insupportable ? Cependant, c'est ce que l'on voit souvent ; et le monde, qui ne sait pas faire, ou qui ne veut pas faire ce discernement entre la dévotion et l'indiscrétion des personnes qui la prennent de travers, la blâme avec beaucoup d'injustice.

Non, Philothée, la véritable dévotion ne gâte rien, et même elle perfectionne tout ; de sorte que, si elle répugne aux devoirs légitimes de la vocation, elle n'est qu'une fausse vertu. L'abeille, dit Aristote, laisse les fleurs, dont elle tire son miel, aussi fraîches et aussi entières qu'elle les a trouvées : mais la véritable dévotion fait encore mieux ; non seulement elle ne blesse en rien les devoirs des différents états de la vie, elle leur donne même un nouveau mérite, et elle en fait le plus bel ornement. L'on dit que, si on jette dans le miel quelques pierreries que ce soit, elles y prennent toutes plus d'éclat qu'elles n'en ont, sans qu'aucune y perde rien de sa couleur naturelle ; c'est ainsi que la piété étant bien établie dans les familles, tout en devient meilleur et plus agréable : l'économie en est plus paisible, l'amour conjugal plus sincère, le service du Prince plus fidèle, et l'application aux affaires plus douces et plus efficace.

C'est une erreur, et même une hérésie, que de vouloir bannir la vie dévote de la cour des princes et des armées, de la boutique des artisans et de la maison des personnes mariées. Il est bien vrai, Philothée, que la dévotion purement contemplative, monastique ou religieuse, ne peut subsister dans ces états ; mais il est des dévotions d'un autre caractère, et très propres à perfectionner ceux qui y vivent. Abraham, Isaac et Jacob, David, Job, Tobie, Sara, Rébecca, Judith nous en sont d'illustres exemples dans l'Ancien Testament : et depuis ces temps-là, saint Joseph, Lydia et saint Crépin, ne se sont-ils pas sanctifiés dans leurs boutiques ; sainte Anne, sainte Marthe, sainte Monique, Aquila et Prisca, dans leurs ménages ; le centenier Cornélius, saint Sébastien et saint Maurice, dans les armées ; le grand Constantin, sainte Hélène, saint Louis, saint Amé et saint Edouard, sur le trône ? Il est même arrivé que plusieurs ont perdu la perfection dans la solitude, toute favorable qu'elle est à la sainteté : et l'on en a vu d'autres qui l'ont conservée dans le monde, dont le commerce lui est fatal. Loth, dit saint Grégoire, perdit dans la solitude cette admirable chasteté qu'il avait conservée au milieu d'une ville corrom-

pue ; enfin, quelque place que nous occupions, nous pouvons et devons toujours aspirer à la perfection.

IV

DE LA NÉCESSITÉ D'AVOIR UN DIRECTEUR POUR ENTRER ET POUR MARCHER DANS LES VOIES DE LA DÉVOTION.

Allez, dit Tobie à son fils, lorsqu'il voulut l'envoyer dans un pays inconnu à ce jeune homme ; allez, cherchez quelque homme sage qui vous conduise. Je vous le dis aussi, Philothée ; voulez-vous sincèrement entrer dans les voies de la dévotion ? cherchez un bon guide qui vous y conduise. C'est là, de tous les avertissements, le plus nécessaire et le plus important : quelque chose que l'on fasse, dit le dévot Avila, on n'est jamais sûr d'y faire la volonté de Dieu, qu'autant que l'on a cette humble obéissance que les Saints et les Saintes nous ont si fort recommandée, et qu'ils ont eux-mêmes pratiquée si fidèlement. La Bienheureuse Mère Thérèse, sachant les grandes austérités de Catherine de Cordoue, fut touchée d'une sainte émulation, et fort tentée de ne pas croire son confesseur, qui lui en défendait l'imitation : cependant elle se soumit, et après cela Dieu lui dit : Ma fille, tu marches par une voie qui est bonne et sûre ; tu estimes beaucoup cette pénitence, et moi j'estime davantage ton obéissance. C'est de là qu'elle s'attacha si fort à cette vertu, qu'outre l'obéissance qu'elle devait à ses supérieurs, elle s'engagea par un vœu particulier à suivre la direction d'un grand homme de bien, et elle en reçut toujours beaucoup d'édification et de consolation : c'est ainsi que devant elle et après elle tant de saintes âmes, pour se tenir mieux dans la dépendance de Dieu, ont assujéti leur volonté à celle de ces serviteurs. C'est de cette humble sujétion que sainte Catherine de Sienna fait l'éloge dans ses dialogues : ce fut la pratique de la dévote princesse sainte Elisabeth, qui se soumit avec une parfaite obéissance à la conduite du savant Conrad ; et voici le conseil que saint Louis donna à son fils, avant de mourir : Confessez-vous souvent, et choisissez un confesseur qui ait assez de science et de sagesse pour vous aider de ses lumières, et dans les choses nécessaires à votre conduite spirituelle.

Un ami fidèle, dit la sainte Ecriture, est une puissante protection ; quiconque en a trouvé un, a trouvé un trésor ; la sûreté de la vie et l'immortalité y sont attachées, et on le trouve quand on a la crainte de Dieu. Il s'agit ici principalement de l'immortalité, en vue de laquelle il faut tâcher d'avoir ce fidèle ami, qui nous conduise dans toutes nos actions par ses conseils, et qui nous fasse marcher avec sûreté à travers les pièges du malin esprit : nous aurons en lui un trésor de sagesse pour éviter le mal et pour faire le bien d'une manière plus parfaite, plus de consolation pour nous soulager dans nos afflictions, plus de force, pour nous relever de nos chutes, et tous les remèdes les plus nécessaires à la parfaite guérison de nos infirmités spirituelles. (à suivre)

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

Beaux volumes in-12 illustrés, de 350 pages environ.

Prix 30 cts.

TITRES :

Diamants et pierres précieuses, par Louis Dienlafait (130 gravures.)

Histoire d'un pont, par Félix Narjoux (80 gravures.)

Jacques Callot, sa vie, son œuvre et ses continuateurs, par Henri Bouchot (37 gravures.)

L'acoustique ou les phénomènes du son, par R. Radau (114 gravures.)

L'an mille, formation de la légende de l'an mille, état de la France de l'an 950 à l'an 1050, par Jules Roy (56 gravures.)

L'eau, par Gaston Tissandier (75 gravures.)

Le Bronze, par Maxime Hélène (80 gravures.)

Le Journalisme, par Eugène Dubief (36 gravures.)

Le Sel, par Eugène Lefebvre (49 gravures.)

L'Electricité, par J. Baille (124 gravures.)

L'Enfance de l'humanité, par le Dr Verneau (66 gravures.)

L'envers d'un théâtre, machines et décoctions par M. J. Moy-net (60 gravures.)

Les forces physiques, par Achille Cazin (58 gravures.)

Les Harmonies providentielles, par Charles Lévêque (4 caux-fortes.)

Les inondations, par Armand Landrin (24 gravures.)

Les Manuscrits et les Miniatures, par Auguste Molinier (80 gravures.)

Les Merveilles de la locomotion, par E. Deharme (77 gravures.)

Les merveilles du feu, par Emile Bonant (97 gravures.)

Les Métamorphoses des insectes, par Maurice Girard (402 gravures.)

Les Papillons, par G. R. Maurice Maindron (94 gravures.)

Les phares, par Léon Renard (35 gravures.)

Les plantes étudiées au microscope, par Jules Girard (208 gravures.)

Les Spectacles antiques, par L. Augé de Lassus (25 gravures.)

L'Héroïsme, récits légendaires et historiques, par Armand Renaud (15 gravures.)

L'Hydraulique, par E. Marzy (60 gravures.)

Maisons d'hommes célèbres, par André Saglio (42 gravures.)

Merveilles de la force et de l'adresse, par G. Depping (68 gravures.)

Ninive et Babylone, par M. Joachim Menant (107 gravures.)

PARTIE LÉGALE

Rédacteur : ALBY

TESTAMENT OLOGRAPHE

QUESTION.—Est-il absolument nécessaire qu'un testament olographe soit daté?

Notaire.

RÉPONSE.—Non. La loi n'exige pas cette formalité. Voyez l'article 850 du Code civil. Cet article exige simplement que le testament olographe soit écrit en *entier* par le testateur et signé.

En France le testament olographe doit être daté et l'omission de la date est fatale. (Code Napoléon, article 970.)

Quoique notre code n'exige pas la date, il est infiniment préférable que le testament olographe soit daté. Cette formalité peut éviter bien des contestations lorsqu'il y a d'autres testaments, soit authentiques, soit olographes. La date, dans ce cas, servira à déterminer quel est le testament qui doit être exécuté comme étant postérieur aux autres et les révoquant dans leurs dispositions contradictoires. La date est encore très importante afin d'établir si le testateur, qui est décédé peu de temps après avoir atteint sa majorité, était majeur lors de la confection de son testament.

J'ai dit plus haut que la loi française exige la date pour la validité du testament olographe. Le tribunal civil de la Seine vient cependant de déclarer valide le testament du littérateur Edmond de Goncourt quoique ce testament porte une fausse date. Ce testament fait en 1884 et recopié par le testateur en 1892, porte l'ancienne date de 1884. Voici la raison donnée par le tribunal pour la validité du testament ainsi daté.

« Attention, d'ailleurs, que si le législateur moderne exige que les testaments olographes soient datés, à peine de nullité, c'est que la date est un moyen de connaître si le testateur était, à l'époque où il a fait son testament, capable ou non; s'il n'a pas été l'objet, à aucun moment donné, de manœuvres de captation ou de suggestion qui aient altéré sa volonté et quel est, enfin, dans le cas de concours de plusieurs testaments contradictoires, l'acte qui, postérieur aux autres, doit recevoir son exécution;

« Qu'aucune de ces considérations qui, seules, justifient l'exigence de la loi, ne saurait être invoquée dans l'espèce..... »

BAGARRE

QUESTION.—Qu'est-ce que la loi entend par *bagarre* et à quoi s'expose celui qui prend part à une bagarre?

Napoléon Gal.....

RÉPONSE.—Le Code criminel, 1892, article 90, donne la définition suivante du mot *bagarre*.

“ 90. Un bagarre est le fait de se battre dans une rue ou un chemin public, ou de se battre à la frayeur du public dans tout autre lieu où le public a accès.”

Le même article décrète que :

“ Quiconque prend part à un bagarre est coupable d'un acte criminel et passible d'un an d'emprisonnement aux travaux forcés.”

(De *L'Univers*)

TRIBUNAUX

Les devoirs des propriétaires.

La 11^e chambre correctionnelle, présidée par M. Lefresne, vient de rendre, sur ce point, un jugement intéressant.

Il y a quelques mois, une maison, située à Puteaux, s'écroulait pendant la nuit, et, sous les décombres, étaient ensevelis une femme Lamy et ses trois enfants. La femme Lamy et un des enfants furent tués, les deux autres furent sauvés.

Le mari, ouvrier mécanicien, travaillait de nuit, et était à son ouvrage lorsque l'accident se produisit.

Ce n'est que le lendemain lorsqu'il revint de l'atelier, qu'il trouva sa maison écroulée, sa femme et son enfant tués.

À la suite de cet accident, une enquête fut ouverte, et aboutit au renvoi devant le tribunal correctionnel de Mme Vve Durantet, propriétaire de la maison, et du gérant, M. Brossard.

Le tribunal a retenu leur responsabilité, en se basant sur ce que la maison était mal construite et mal entretenue. Elle avait été édiflée en 1890, par le propriétaire, sur ses seuls plans, sans le secours d'aucun architecte ou entrepreneur.

De plus, elle n'avait fait depuis l'objet d'aucun entretien.

Cependant le tribunal a admis, dans une certaine mesure, la responsabilité du locataire Lamy qui, prévenu depuis longtemps de l'état de la maison, avait refusé de la quitter.

Mme veuve Durantet a été condamnée à 50 francs d'amende, le gérant, M. Brossard, à 1 mois de prison, avec la loi de sursis, et 50 francs d'amende.

Tous deux enfin devront payer solidairement à M. Lamy — qui s'était porté partie civile — une somme de 7,000 francs à titre de dommages intérêts.

NOTE DE LA RÉDACTION — Ce jugement est conforme au dernier alinéa de l'article 1055 de notre code civil qui se lit comme suit :

Le propriétaire d'un bâtiment est responsable du dommage causé par sa ruine, lorsqu'elle est arrivée par suite du défaut d'entretien ou par vice de construction.

Cet alinéa est la reproduction de l'article 1386 du Code Napoléon.

AUX CORRESPONDANTS

F. A. L.— En vertu de l'article 2009 du code civil, es frais de justice et ceux faits dans l'intérêt commun sont privilégiés sur les immeubles. Ils viennent en premier lieu.

M. St. L.— La question est controversée.

Gaston.— Le compte que votre tuteur doit vous rendre le sera à vos dépens. (Code civil, article 310)

LE SAINT ROSAIRE

<i>La dévotion et la confrérie du Très Saint Rosaire</i> , trente-et-une instructions doctrinales et pratiques accompagnées de notes et suivies de traits d'histoire pour le mois du rosaire et le mois de Marie, avec un appendice renfermant la législation, le formulaire et le rituel du rosaire, par M. P. d'Hauteville. 1 fort vol. in-8	\$1.50
<i>Le Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie</i> , instructions générales, histoires, cérémonies, formules, prières, méditations, pratiques, hymnes et cantiques, par M. l'abbé Regnaud. 1 vol. in-12.....	0.60
<i>Le Rosaire en histoires</i> , par le chanoine J. M. A. missionnaire apostolique. In-18	0.15
<i>Le saint Rosaire de la Très Sainte Vierge</i> , par le R. P. Thomas Escur des Frères Prêcheurs; traduit de l'allemand par Mgr Amédée Curé. 1 vol. in-8.....	1.50
<i>Les mystères du saint Rosaire</i> , notions, méditations, formules, chants et prières. In-32. 5 cts chaque, 40 cts la douzaine, le cent.....	3.00
<i>Mois du Rosaire</i> , par le R. P. Moran des Frères Prêcheurs. 1 vol. in-8.	0.40
<i>Manuel du saint Rosaire et du saint Scapulaire</i> , renfermant les prières du matin et du soir, avant la messe, avant et après la confession et la communion, etc, etc, et des pensées chrétiennes pour tous les jours du mois. 1 vol. in-18 relié.....	0.35
<i>Manuel du Très Saint Rosaire</i> , dévotion du Rosaire, confrérie du Rosaire; Rosaire perpétuel, Rosaire vivants par le R. P. Pradel, des Frères Prêcheurs. 5e édition, 1 vol. in-18.....	0.40
<i>Merveilles du Très Saint Rosaire</i> , lectures pieuses enrichies d'exemples et suivies de prières pour sanctifier le mois d'octobre, par le R. P. Bronchain C. S. S. R. 6e édition, 1 vol. in-18.....	0.25
<i>Nouveau mois pratique du Très Saint Rosaire</i> , par M. l'abbé Poy. 1 fort vol. in-18.....	0.38

LES SAVANTS ILLUSTRES

Du XVI^e et du XVII^e siècle par C.-A. Valson, doyen de la faculté catholique des sciences de Lyon.

2 vol. in-12 \$1.50
avec 50 pour cent de remise.—Franco 85 cts.

(Suite)

Les sciences se présentent à nous sous deux aspects différents. On rencontre d'abord la région des phénomènes sensibles et des faits susceptibles d'être observés, mesurés et analysés par le calcul : c'est l'objet spécial de la physique et des mathématiques. Mais les phénomènes ne sont que la surface extérieure des choses, et, au dessous de cette surface, se trouve un fond solide, une autre région, impénétrable aux sens, où résident les substances et les causes, les principes et les lois. L'observation est rigoureusement limitée à l'étude des faits, le reste est du domaine de la seule raison et constitue plus particulièrement l'objet de la métaphysique, qu'on pourrait appeler la science des réalités qui sont situées au dehors et au dessus de l'observation, et qu'elle ne peut atteindre.

A la vérité, l'existence du monde métaphysique a été contestée précisément par ce motif que l'observation ne nous le fait pas connaître ; mais l'objection est trop grossière ; elle reviendrait à soutenir qu'il n'y a rien au delà de ce que les sens nous font voir ou palper. D'ailleurs elle ne repose sur aucun argument sérieux, et enfin elle est absolument opposée à la nature de la raison qui, à l'occasion du visible, suppose nécessairement l'invisible et se sent invinciblement attirée à le connaître. On se rendrait tout à fait ridicule si, en présence d'une œuvre d'art, on se bornait à considérer ou à décrire des formes ou des couleurs, des notes ou des sons, sans remonter à l'idée première de l'article ; de même on doit plaindre celui qui, dans le spectacle magnifique de la nature, se condamnerait volontairement à ne voir que des phénomènes fugitifs et à n'enregistrer que des résultats numériques. Tel est cependant le fond des systèmes empiriques parmi lesquels on peut signaler plusieurs nuances distinctes.

Les uns ne veulent rien voir en dehors de l'expérience ; ils la posent comme source unique de nos connaissances et circonscrivent étroitement l'esprit dans le cercle des faits sensibles, déclarant qu'il ne peut rien savoir au-delà. Telle est, en particulier, l'erreur de Locke. Suivant ce philosophe, il n'y aurait rien dans l'intelligence qui n'eût été d'abord dans les sens ; avant toute expérience, l'esprit serait comme une table rase, sans idées, sans connaissances, sans croyances ; l'expérience lui donnerait tout ce qu'il possède et serait la base exclusive de toute certitude. Les autres ne vont pas aussi loin et essayent d'identifier la métaphysique avec l'expérience. Suivant ces derniers, l'observation se suffirait à elle-même, et, ses données étant une fois établies, le

simple raisonnement en déduirait tout ce que nous pouvons savoir sur les causes et les lois. Mais c'est encore là une illusion. L'expérience ne peut donner que ce qu'elle renferme, c'est-à-dire des images sensibles du monde extérieur ; mais ces images correspondent à quelque chose de réel. En quoi consiste cette chose ? Comment peut-on la connaître ? Comment déterminer les rapports du visible à l'invisible et effectuer le passage de l'un à l'autre ? Sera-ce par le moyen du seul raisonnement déductif ? Mais le pur raisonnement appliqué aux faits, ne peut que les traduire et les transformer dans les énoncés d'une terminologie plus ou moins systématique ; tout au plus conduira-t-il, dans la pratique, à des applications utiles, à des procédés susceptibles de rendre des services matériels à l'industrie et aux arts ; mais la raison ne s'arrête pas là ; elle ne saurait se borner à une science exclusivement composée de formules, ou dont le but suprême serait de procurer à l'homme des machines perfectionnées ou des produits chimiques de meilleure qualité.

Un autre système moins radical, au moins en apparence, est celui des disciples de Kant. Ils ne nient pas, en définitive, la possibilité de la métaphysique, mais, ce qui revient à peu près au même, ils lui refusent la sanction de la certitude et se contentent de lui attribuer un caractère purement relatif. A leurs yeux, les notions métaphysiques n'ont pas une réalité absolue ; ce sont des productions de notre esprit, variables avec lui ; si notre esprit venait à changer de nature, ces notions disparaîtraient avec toutes leurs conséquences, ou bien seraient remplacées par d'autres notions également contingentes. C'est encore ce qu'on exprime en disant que ces idées sont subjectives, c'est-à-dire dépendantes de la nature du sujet qui les perçoit, mais sans avoir rien d'objectif, c'est-à-dire sans répondre à aucun objet réel en dehors de nous. Il est facile de réfuter cette objection par ses conséquences mêmes, car, en la supposant fondée, elle serait tout aussi bien applicable aux réalités du monde matériel ; elle atteindrait de la même manière les sens et l'observation et ne laisserait rien debout dans le domaine de nos connaissances : ce serait le scepticisme radical et universel. Pourquoi, en effet, nos sens seraient-ils plus infaillibles que notre raison ? Si notre intelligence est un miroir où viennent se refléter les rayons de la vérité, pourquoi ajouter plus de foi aux images du monde matériel qu'à celles du monde immatériel ? Quelques esprits, plus logiques que judicieux, se sont décidés de tout nier plutôt que de tout admettre, mais la conscience humaine se refuse à les suivre jusque-là. L'objection, dans ce qu'elle peut avoir de fondé, se réduit à dire que toute science humaine est limitée et obligée de chercher hors d'elle-même ses principes et son point d'appui, ce qui est en effet conforme à la saine philosophie.

La véritable méthode scientifique est également éloignée de ces systèmes erronnés ; elle ne néglige aucun de nos moyens de connaissance et assigne à chacun son rôle et le moment précis de son intervention. Dans l'étude de la nature, elle emprunte

d'abord à l'expérience les données premières sur lesquelles doit être basé toute théorie sérieuse. Il serait, en effet, complètement illusoire de chercher à se passer de cette source de connaissance ; on n'arriverait ainsi qu'à combiner des théories sans consistance auxquelles ne correspondrait rien de réel. Les anciens faisaient trop peu de cas de l'expérience, aussi leurs systèmes, fondés sur des abstractions, étaient à chaque instant contredits par les faits ; de là le discrédit où leurs méthodes sont tombées. Au contraire, les progrès merveilleux des sciences naturelles datent précisément du moment où les savants se décidèrent à étudier l'univers, non plus dans les conceptions abstraites de leur esprit, mais dans la réalité de ses phénomènes.

Il est donc indispensable d'observer d'abord les faits et de poser l'expérience comme base de la science ; mais il ne faut pas s'en tenir là, car l'expérience n'atteint que les faits sensibles et est absolument insuffisante pour explorer la région des lois et des causes premières. C'est là que commence le rôle non moins indispensable à l'industrie métaphysique.

Il y a dans la science des lois générales, des vérités premières d'où dérivent toutes les autres : tel est le premier article de ce qu'on pourrait appeler la foi scientifique ; et la première démarche du savant qui veut atteindre le vrai but de ses recherches, doit être d'adhérer invariablement à cet axiome fondamental. D'ailleurs il ne s'agit pas ici de lois approchées ou mobiles, de vérités provisoires et par conséquent caduques, sans cesse exposées à être modifiées ou même reléguées parmi les hypothèses vieilles et inutiles ; mais bien de lois immuables, de vérités absolues, qui existent au fond même des choses et qui en constituent la base inébranlable. C'est la conséquence la plus immédiate des principes de la métaphysique et nous allons montrer maintenant que l'étude pratique des sciences conduit précisément au même résultat.

En premier lieu, il ne saurait exister de doute à l'égard des sciences abstraites, habituellement désignées sous le titre de mathématiques. Dans les recherches de cet ordre, en effet, les résultats obtenus possèdent essentiellement le caractère de l'absolu et rien n'est capable d'ébranler ni de détruire le lien intime qui unit aux principes les conséquences les plus éloignées.

Mais, dira-t-on peut-être, ce caractère de l'absolu convient exclusivement aux vérités abstraites et trouve seulement sa réalisation dans les mathématiques ; quant aux sciences naturelles, il faut se borner à leur appliquer la méthode expérimentale, sans perdre son temps à chercher des lois absolues, que les uns traitent de chimères et que les autres déclarent inaccessibles aux efforts de l'intelligence.

Ici, en effet, la recherche des principes a lieu dans des conditions toutes différentes et, de fait, on doit reconnaître que la découverte des lois physiques de l'univers présente des difficultés exceptionnelles. Dans les sciences abstraites, le savant pose à priori ses axiomes et ses principes, et le reste n'est plus qu'une affaire de logique et de raisonnement ; dans les sciences naturel-

les, au contraire, le savant se trouve tout d'abord en présence de l'inconnu ; les faits seuls sont à sa disposition ; les principes lui échappent et ce serait folie à lui de vouloir les tirer de conceptions abstraites. Son premier soin doit être d'interroger attentivement et assidûment la nature et d'arriver à lui dérober ses secrets à force de patience et de génie ; encore ne peut-il jamais se flatter d'avoir atteint le fond des choses et de posséder les lois primordiales qui permettraient de tout expliquer. Et cependant, parmi tous ses travaux, le savant est guidé instinctivement par le sentiment de ces lois, et, sans cette foi intime, il n'arriverait à aucune découverte sérieuse.

C'est ce que nous voyons, par exemple, en astronomie. Depuis les temps les plus anciens, la préoccupation constante des astronomes a toujours été de déterminer les causes et les lois des mouvements célestes ; pendant de longs siècles, leurs efforts restent infructueux et les phénomènes persistent à se présenter à eux sous des formes complexes et irrégulières ; mais ils ne se découragent point, et, soutenus par une foi invincible aux lois de la nature, ils poursuivent sans relâche le but suprême de leurs travaux. Enfin, un moment arrive où le mystère est dévoilé ; Copernic, Képler, Newton résolvent définitivement le problème fondamental de l'astronomie et dès lors se trouve fondée celle de toutes les sciences qui approche le plus de la perfection.

On pourrait citer plusieurs autres branches des sciences physiques, telles que le mécanisme, l'optique, l'électricité, le magnétisme, qui, sans être arrivées au même degré de perfection, sont cependant déjà très avancées dans la voie des découvertes vraiment philosophiques. Aussi les savants n'élèvent-ils plus guère de doute sur l'existence des lois générales dans les recherches de cet ordre, et les objections se reportent plutôt sur les investigations relatives à cette partie des sciences naturelles qui a pour objet l'étude des êtres animés. Si l'on se borne, en effet, à considérer les variétés innombrables des végétaux et des animaux disséminés à la surface du globe, leurs transformations, leurs modifications multiples sous l'influence du climat, de l'éducation, du milieu où ils vivent, on peut d'abord se croire en présence d'un ensemble de faits qui échappent à toute loi régulière pour subir l'action d'une nature capricieuse. Mais les grands naturalistes ne se sont point arrêtés à cette mobilité apparente et tout extérieure ; ils ont voulu pénétrer au fond de la science des êtres animés, et là encore ils ont reconnu les preuves d'un plan primitif et d'une loi supérieure.

Suivant Geoffroy-Saint-Hilaire, le règne animal a été créé d'après un plan unique, et l'effort du savant doit tendre à ramener toute son étude à ce type primitif qui contient la loi et l'explication de tous les êtres. De son côté, Cuvier prend pour point de départ le principe de la corrélation providentielle des formes avec le but particulier que chaque individu doit atteindre. Ces deux théories ont été vivement contredites, et l'on a profité de ce qu'elles se trouvaient quelquefois en défaut pour conclure qu'elles étaient

absolument fausses. Disons plutôt qu'elles sont incomplètes et que leurs auteurs n'ont connu qu'une partie de la vérité. L'unité de plan, comme l'entendait Geoffroy-Saint-Hilaire, est en effet insuffisante pour expliquer tous les êtres, et les règles de Cuvier pour reconstruire un animal, au moyen de quelques débris fossiles, conduisent souvent à des résultats qui sont en désaccord avec les observations. Mais faut-il en conclure qu'il n'y a pas de plan primordial ou qu'il n'existe pas de la loi de coordination et de corrélation entre les formes et les fonctions ? Aucunement ; le contraire ressort trop évidemment de l'étude même la plus superficielle des êtres animés, et il faut être aveugle pour le nier. Ceux mêmes qui s'obstinent à contester ces principes, ne sont pas moins obligés de s'en servir à titre d'hypothèse, et il n'est pas un naturaliste sérieux qui ne reconnaisse que si l'on n'emploie pas ce fil conducteur, la science est absolument impossible.

Il en est des questions de ce genre comme certains problèmes du monde inanimé. Pendant des siècles, les artronomes s'étaient servis d'hypothèses incomplètes, et souvent arbitraires, pour coordonner leurs observations ; mais, tout en avouant l'insuffisance de leurs conceptions provisoires, ils n'en poursuivaient pas moins la recherche des lois générales. Un succès éclatant est venu couronner leurs efforts, et le principe moderne de l'attraction universelle a enfin révélé, pour les corps célestes, cette unité de plan et cette corrélation de formes dont on est encore réduit à chercher péniblement le vrai caractère et le principe pour les êtres animés. Les anomalies apparentes que présente l'étude de la nature vivante peuvent être comparées à ces perturbations, bien connues des astronomes, qui, loin de détruire la règle, y rentrent au contraire et la confirment expressément par une interprétation convenable. Si Képler avait possédé des observations astronomiques plus précises, il aurait reconnu que les orbites des planètes autour du soleil ne satisfont en réalité à aucune de ses lois ; car ces orbites, modifiés à chaque instant sous l'influence des autres astres, ne sont ni planes, ni éliptiques ; et, en présence de ces anomalies imprévues, il aurait peut-être hésité à proclamer ses lois avec tant de confiance ; peut-être aurait-il désespéré de découvrir l'unité du plan de l'univers ; peut-être aurait-il fini par douter de la réalité même de ce plan.

L'étude de la nature animée offre des anomalies du même genre, et les échecs subis par les théories de Geoffroy-Saint-Hilaire et de Cuvier, prouvent seulement que, malgré tout leur génie, ces naturalistes n'avaient point embrassé dans leurs travaux la totalité des causes et des lois qui président à la constitution et à la répartition des êtres vivants. Les phénomènes de la nature sont, en effet, complexes et résultent ordinairement de l'action simultanée de plusieurs causes ou lois distinctes ; le rôle du savant consiste surtout à démêler, parmi la vérité des faits observés, la part d'influence qui revient à chacune de ces causes et de ces lois et de déterminer les perturbations qu'elles exercent les unes sur les autres. Mais, en attendant les progrès ultérieurs de la science, les

indications de l'expérience suffisent pour nous montrer la voie où il faut marcher et le but où doivent tendre nos efforts ; le temps achèvera peut-être une tâche trop lourde encore pour les générations présentes.

Dans les sciences, comme dans la littérature et les arts, il y a un idéal vers lequel nous aspirons sans cesse. C'est cet idéal que le peintre, le musicien, le poète, l'orateur aperçoient très nettement dans leurs conceptions et qu'ils essaient de traduire sous une forme sensible. Souvent découragés par l'insuccès et par l'infériorité de leurs œuvres, comparées à l'original, ils tiennent leurs regards invariablement attachés au type de la beauté parfaite, et recommencent cent fois leur tâche jusqu'à ce qu'ils aient enfin produit un chef-d'œuvre.

Toutefois, il convient de le reconnaître, la difficulté d'atteindre à cet idéal augmente à mesure que l'esprit s'applique à des choses d'un ordre plus élevé. Jusqu'à présent les grandes découvertes ont été réalisées surtout dans le monde inanimé. L'ordre et l'harmonie des mouvements célestes sont maintenant expliqués, et les physiciens avancent à grand pas dans la voie qui doit les conduire à la connaissance des lois intimes de la matière ; là encore les ténèbres se dissipent peu à peu et l'on commence, en quelque sorte, à vivre au grand jour. Si l'on passe ensuite à l'étude des êtres organisés, des végétaux par exemple, un ordre supérieur de beautés se révèle tout à coup à l'intelligence du savant ; mais en même temps les causes et les lois deviennent d'un accès plus difficile. Cette simple fleur des champs, ce lis qui, dans son éclat d'un jour, surpasse toutes les magnificences d'un Salomon, présente à lui seul plus de difficultés et de problèmes que tous les phénomènes dont s'occupent l'astronome et le physicien. A un degré plus élevé, on se trouve transporté dans la région où se développe la vie animale, avec tous ses mystérieux problèmes. La vérité ne se montre plus en face, mais on sent comme un souffle divin qui avertit qu'on s'est rapproché davantage de l'Auteur de toutes choses. Dieu manifeste plus vivement sa présence et son action, mais on ne le voit point, ou plutôt, suivant l'expression du naturaliste Linné, on le voit en passant, et comme par derrière :

Telle est la loi constante des rapports de Dieu avec l'homme : plus il se rapproche de nous, plus il est caché et plus son action est intime. C'est ce qu'on reconnaît mieux encore dans les manifestations de l'ordre moral, et surtout dans celle de l'ordre religieux ; nulle part Dieu n'est plus proche de nous, et nulle part son action n'échappe davantage aux procédés et aux moyens d'investigation de la raison. C'est là cependant qu'il réside véritablement, et qu'il se plaît à se rendre sensible aux âmes vraiment disposées à recevoir l'influence de ces célestes communications. Heureux le savant qui ambitionne et qui obtient cette noble récompense de ses travaux.

(A suivre.)

VIEIRA

SA VIE ET SES ŒUVRES par l'abbé E. Carel, docteur ès-lettres, professeur de rhétorique au collège de Juilly.

1 vol. in-12..... \$1.00
avec 50 pour cent de remise.—Franco 55 cts.

La littérature portugaise compte de grands poètes et même de grands prosateurs. Tout n'est pas dit, quand on a nommé Camoëns. A côté du père de nos modernes épopées, il y a les créateurs si originaux du théâtre portugais, *Gil Vicente*, surnommé le *Plaute du Portugal*; *Sa e Miranda*, regardé de son vivant comme un ancien pour le charme et l'harmonie de ses vers; *Antonio Ferreira*, qui fit la première comédie de caractère qui ait paru en Portugal, et peut-être en Europe (le jaloux, o Cioso). Les ouvrages de M. Magnin et de M. Ferdinand Denis, surtout le bel article sur Camoëns mis en tête des *Lusiades*, ont dissipé déjà bien des préjugés. L'on ne conteste plus aujourd'hui le mérite et l'originalité des poètes portugais. Le Portugal, tous le reconnaissent, fut une nation essentiellement poétique et chevaleresque. Tout le montre, sa littérature, ses découvertes et ses conquêtes.

Mais comment admettre qu'un peuple ait lutté pendant des siècles, pour recouvrer ou défendre son sol et sa religion, ait établi son empire sur les tempêtes de l'Océan, découvert et conquis tout un monde, sans laisser de ces exploits d'autres souvenirs que des compositions poétiques? Avouons-le, ce serait là un phénomène inexplicable. Sans doute, au soleil de la gloire et de la liberté, la douce poésie se colore et mûrit d'elle-même; mais on voit d'ordinaire marcher après elle ses deux sœurs, l'histoire et l'éloquence. La muse de l'histoire s'était jadis éveillée dans les voyages d'Hérodote, aux récits des prêtres égyptiens. Pouvait-elle rester muette et garder un honteux silence devant les plus grands événements des temps modernes? Les merveilleuses expéditions de l'Infant Don Henrique et de Jean II, qui préparaient la découverte des mondes oriental et occidental; des empires immenses fondés dans trois parties du globe; une poignée de soldats opposée à des armées entières et ces armées dispersées; une légion de grands hommes, les Vasco de Gama, les d'Almeida, les d'Albuquerque, les Jean de Castro, établissant partout la puissance et la terreur du nom portugais; les productions et les richesses de climats nouveaux étalées devant les yeux émerveillés des Européens: voilà ce qu'eurent à chanter et à raconter les historiens et les poètes; voilà ce qui sollicitait les plus vives couleurs de l'imagination et développait l'originalité des écrivains. Rare et heureux privilège! la vérité était essentiellement poétique, et les écrivains, pour tout idéal, s'efforçaient de ne pas rester trop au-dessous de la réalité.

Aussi la littérature portugaise offre-t-elle un phénomène unique peut-être dans l'histoire littéraire ; le prince des historiens a précédé le prince des poètes. Jean de Barros paraît avant Camoëns. Clio est redevenue la première des Muses. Dans sa préface de Froissart, M. Buchon nous a raconté les sentiments de surprise qu'il éprouva à la lecture des historiens portugais ; il fut charmé de la franchise naïve de leur narration, de la dignité simple de leur style et de l'enthousiasme chevaleresque qui donne la vie à leurs compositions.

Ces précieux éloges, qui les mérita mieux que le Froissart du Portugal, *Fernand Lopès* (1380-1449), le premier qui écrivit dignement l'histoire en Europe, chroniqueur exact et consciencieux, et pour les qualités du style grand écrivain.

Jean de Barros, que l'admiration de ses contemporains proclama le Tite-Live du Portugal, sut dans ses *Décades* sur l'Asie allier l'élégance et l'énergie, et préparer ce haut style dont firent usage les poètes épiques de sa nation. Le pape Paul IV fit placer son buste au Vatican, à côté de Ptolémée.

Mentionnons encore un noble enfant de notre Université de Paris, que le talent, un grand caractère et l'exquise bonté de son âme, ont mis au premier rang des écrivains portugais, Jérôme Osorio ou Osorius. Critique savant et brillant écrivain, il a composé en beau latin la plupart de ses ouvrages, ainsi que sa vie d'Emmanuel. Cicéron n'a pas eu de plus heureux imitateur.

Il n'est pas jusqu'aux biographes qui ne nous charment par de véritables chefs-d'œuvre. *Frey Luiz de Sousa* a su répandre sur saint Dominique et sur Frey Bartholomeu des Martyrs toutes les grâces d'une diction pure, limpide et admirable d'élégance. C'est un classique.

Jean de Castro, quatrième vice-roi des Indes, revit également sous la plume d'Hyacinthe Freire d'*Andrade*, avec une grandeur et une simplicité tout antiques.

Egal à tous ces écrivains par le caractère et le génie, Antoine Vieira leur est supérieur par l'universalité de ses puissantes aptitudes. La grandeur et l'extrême variété de ses actions jettent un vif éclat sur le dix-septième siècle qu'il remplit tout entier.

Quel tableau que sa vie, si notre pinceau pouvait la retracer avec des couleurs dignes d'elle ! quelles vicissitudes inouïes, que de grands événements dont il fut tour à tour acteur et témoin ! Prédicateur des rois et des plus sauvages tribus du Nouveau-Monde, nous le verrions, tantôt porté en triomphe au milieu de cent mille barbares qui le proclament l'arbitre de la paix et de la guerre, tantôt persécuté, outragé par ses concitoyens, jeté prisonnier au fond d'un vaisseau. On dirait les tribulations et le zèle d'un nouveau Paul. Mais, comme Paul, il en appelle à la justice de César, et il ne descend de son vaisseau que pour aller dans la chapelle des rois de Lisbonne, tonner, selon la belle expression d'un biographe, "contre la chasse et la vente des hommes, avec des accents dignes d'un Chrysostome ou d'un Bossuet." Grand orateur et pacifique conquérant de six cents lieues de pays, il est,

sur le soupçon d'hérésie, enfermé vingt-six mois dans les cachots de l'Inquisition portugaise. Ses ennemis ont voulu, en le déshonorant, étouffer sa voix. Mais le pape Clément X le soustrait à leur juridiction. Ses prédications à Rome excitent un applaudissement général, et l'admiration publique le proclame *le prince des orateurs catholiques de son temps*. Ni la faveur de la cour romaine, ni les avances de la reine Christine, ne peuvent le fixer dans la Ville éternelle; comme un vieux prophète, il retourne dans les solitudes du Nouveau-Monde, et meurt plein de jours et de mérites au milieu de ses chers sauvages (1697).

Tout devait être extraordinaire dans la vie de ce grand homme, et, à côté de travaux, de succès, de persécutions inouïes, nous trouvons encore le charme plus doux d'une amitié à tout épreuve. En voyant tant de génie, de gloire, et au milieu des périls tant de grandeur d'âme, le Père Joseph Soarès s'était épris pour Antoine Vieira d'une admiration naïve : il s'était attaché à lui, et avait obtenu de le suivre partout, en Portugal, à Rome, et parmi les sauvages du Brésil. Pendant plus de quarante années, il fut constamment le compagnon et comme l'ange gardien de son glorieux ami. On raconte qu'oubliant ses propres infirmités, il veillait sur son maître bien-aimé avec une filiale sollicitude, allant jusqu'à le visiter la nuit et à lui rendre les plus humbles services. Il fit plus, et c'est par là qu'il a bien mérité de la postérité. Il gémissait à la pensée que le Père Vieira s'éteindrait bientôt, ne laissant de sa merveilleuse éloquence qu'un souvenir et des ébauches. Il s'offrit, lui vieillard de soixante ans et plus, pour être le secrétaire du grand orateur, et pendant plusieurs années, il écrivit sous sa dictée les douze volumes in-4° de sermons que nous possédons.

Le dirai-je? dans cette vie si agitée et si glorieuse, ce qui me touche le plus, c'est la douce figure de cet ami fidèle, qui se dévoue à la gloire de son ami, ne réclamant sa part que dans les calomnies et les persécutions? Il craignait sans doute que cette magnifique et fière nature, en se révoltant contre l'injustice, ne manquéât à sa gloire. De tels dévouements honorent plus que les dons du génie. Il n'y a que les cœurs excellents à les susciter. Heureux amis! inséparables dans la mort comme pendant la vie! La place si modestement choisie par le Père Soarès, l'histoire et la reconnaissance la lui conserveront. De la tête radiense du grand homme, un rayon se détache et illumine d'un doux éclat la serene figure de l'ami des jours troublés.

Vieira fut donc un noble et grand caractère, c'est par là qu'il se recommande d'une manière toute spéciale à l'attention de notre siècle. Né à une époque de crise et de lutte à outrance, il mit sa puissante parole au service de la religion et de la patrie menacées. Il eût pu vivre heureux au sein des honneurs qui l'appelaient. Il pouvait même remplir les premières charges de l'État s'il n'eût été qu'un ambitieux vulgaire. Mais, persuadé que les vertus religieuses et sociales pouvaient seules rendre au Portugal son ancienne gloire, il se consacra tout entier à cette œuvre de restauration. En même temps qu'il réveillait dans sa patrie le désinté-

ressement, la générosité, l'amour du bien public, il améliorerait la situation des colonies et abolissait l'esclavage. Civiliser les nègres et les Indiens lui parut nécessaire à l'Etat aussi bien qu'à la religion. Il en eût fait son œuvre capitale, si les persécutions des colons l'eussent permis. La vie de cet illustre Portugais offre donc plus qu'un intérêt littéraire : elle nous donne le spectacle du génie et d'un grand caractère au service des plus nobles causes, spectacle consolant, s'il en fut jamais. Aussi avons-nous entrepris sans hésiter de retracer cette belle vie. Dans les efforts héroïques que Vieira fit pour relever sa patrie, nous trouvons un encouragement et un exemple.

D'ailleurs, pourquoi le cacher ? Nous aimons notre sujet, et c'est parce que nous l'aimons que nous l'avons choisi. Cette affection légitime pour un grand homme ne nous a pas, nous l'espérons, mis un bandeau sur les yeux. Lorsqu'une action nous paraît belle et admirable, grâce au Ciel, cela arrive souvent, nous le déclarons avec loyauté. S'il se rencontre quelque faute échappée à l'entraînement ou à la fragilité, nous le découvrons avec la même franchise. Sans doute il vaut mieux avoir à louer qu'à blâmer, et souvent notre livre a cette heureuse fortune. Mais il vaut beaucoup mieux encore ne dire que la vérité : la vérité est l'âme de l'histoire. Qu'on ne cherche donc pas ici une œuvre de l'esprit de parti, qui fait trop souvent de l'histoire elle-même un panégyrique ou un pamphlet. Mais les grandes vertus qui sont la vie et la gloire des nations, le patriotisme, le dévouement, l'éloquence mise au service de la justice et des opprimés, on peut les chercher dans ce livre ; on est assuré d'avance de les y rencontrer.

Il est temps de faire connaître les sources où nous avons puisé. La première et la principale, ce sont les opuscules de Vieira, ses sermons et surtout ses lettres si riches en détails de tout genre.

André de Barros nous a laissé un in-folio sur la vie de Vieira. Malgré le ton hyperbolique de son admiration, il renferme des pièces d'un grand intérêt. Même lorsqu'il ne cite pas textuellement, on sent qu'il a eu sous les yeux de précieux documents, tant son style change et se teint de couleurs inaccoutumées. Mais sa vie est plutôt un panégyrique qu'une histoire. De ce fratrias, l'abbé Poiret a su dégager une intéressante notice que nous avons souvent consultée avec fruit.

Le *Discurso historico*, ou dissertation historique sur les œuvres de Vieira, est un travail sérieux et bien fait. Il manque peut-être d'ampleur, mais il offre des développements pleins d'élégance, et tout ce qu'il dit est substantiel et intéressant. Nous n'avons qu'un regret, c'est de l'avoir connu si tard. L'évêque de Viseu, Alexandre Lobo, littérateur estimable, l'avait d'abord publié dans un volume séparé : mais l'édition étant épuisée, le *Discurso* est venu prendre place au tome II des Œuvres complètes.

Lisboa, dans sa longue biographie, malheureusement inachevée, a profité des travaux de ses prédécesseurs. Son mérite est d'avoir mis en lumière certains points jusque-là laissés dans l'ombre. Que n'a-t-il lu nos vieilles relations, si pittoresques et si remplies de

piquant intérêt ! en comprenant mieux les premiers temps du Brésil, il eût mieux compris son héros, et il ne fut pas descendu à des critiques parfois mesquines. En dépit de ses efforts pour se montrer impartial, il ne l'a pas toujours été. A ses yeux, le jésuite a fait tort au grand homme. La vérité se venge. Elle dédaigne d'apparaître dans toute sa majesté à l'intelligence que rétrécit l'esprit de parti.

Ce livre même n'est pas, nous l'espérons bien, le dernier mot sur Vieira. Destiné à le faire connaître, il ne saurait avoir la prétention d'être complet. Vieira d'ailleurs est, comme Bossuet, un de ces hommes qui sont plus admirés à mesure qu'on les connaît davantage. En lui, on peut étudier l'orateur, le théologien, l'éloquent interprète de l'Écriture, le missionnaire, le réformateur social, le grand écrivain, etc..., et chacun de ces points de vue offre une riche matière.

Un mot maintenant sur la méthode que nous avons suivie. Nous avons multiplié les citations, quelques lecteurs trouveront peut-être que nous en abusons, et que la trame du récit est trop souvent coupée. L'objection est sérieuse, et si nous n'avions voulu faire qu'une œuvre d'art, elle serait accablante. On ne saurait nier que l'intérêt dramatique ne perde beaucoup à ces nombreuses citations, et que, pour la progression comme pour la rapidité, il eût mieux valu suivre une autre voie. En fondant le récit avec celui de Vieira, en ne citant que les paroles essentielles, l'unité y eût gagné. La statue eût paru coulée d'un seul jet. Rien n'était plus facile que de nous approprier l'esprit de notre auteur, — il en a beaucoup, — et de présenter un récit suivi, plein d'intérêt et de rapidité. Mais notre but eût-il été atteint ? Nous nous proposons de faire connaître Vieira. Comment sans de nombreuses citations, faire connaître un homme mêlé à tant d'événements et qui a écrit sur tant de sujets divers ? Le meilleur moyen de juger un homme, c'est de l'entendre souvent parler lui-même.

Nous avons poussé plus loin le scrupule. Visant plus à l'exactitude qu'à l'élégance, nous nous sommes le moins possible éloigné du texte original. Il est facile d'embellir un auteur par des suppressions habiles. La prose portugaise a moins de brièveté et de vivacité que la nôtre : de là un peu de lourdeur dans notre traduction. Mais qu'y faire ? sous peine de sacrifier l'utile à l'agréable, nous ne pouvions tronquer, altérer notre auteur, pour donner à ce travail une forme plus élégante.

Nous remercions ici tous les savants qui ont bien voulu nous communiquer des renseignements. Nous devons une reconnaissance toute spéciale à M. Ferdinand Denis, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, qui a mis si généreusement à notre service son temps, ses savants ouvrages, et sa belle bibliothèque. Un prêtre du diocèse d'Amiens, digne émule de l'abbé Gorini, M. l'abbé Poiret, possède sur Vieira beaucoup de notes et de manuscrits. Grâce à une bienveillance au-dessus de tout éloge, nous avons pu en disposer comme de notre bien, et ils nous ont été d'un grand secours.

Dans notre essai, nous avons dû toucher plusieurs points de doctrine assez délicats. Inutile de le déclarer, nous n'avons entendu donner que des appréciations toutes personnelles. Fils soumis de l'Eglise, nous rétractons d'avance tout ce qui serait contraire à la lettre, aussi bien qu'à l'esprit de son enseignement. Ce serait bien mal honorer ce grand religieux, l'esprit le plus libre et le plus soumis qui fut jamais, que de porter dans sa vie un esprit de dispute et de contention. Son grand cœur nous en voudrait d'imiter sa liberté, sans imiter sa soumission.

LETTRES INÉDITES DE FÉNELON

Publiées par l'abbé V. VERLAQUE.

In-8 \$0.50
avec 50 pour cent de remise.

Le cardinal de Bausset, parlant des missions que Fénelon avait faites dans l'Aunis et la Saintonge, s'exprime en ces termes :

“ J'ai eu entre les mains, en 1786, les lettres du marquis de Seignelay, ainsi que les originaux des réponses de Fénelon ; elles étoient alors au dépôt du Louvre. Il paroît qu'elles se sont perdues depuis les événements qui ont amené tant de bouleversement dans les dépôts publics : au moins on n'a jamais pu les retrouver, malgré les recherches qu'on a eu la bonté de faire à ma prière, aux archives nationales, au dépôt des manuscrits de la bibliothèque du roi.”

Plusieurs années avant que Louis XIV eût envoyé, comme missionnaire dans l'Aunis et la Saintonge, le futur archevêque de Cambrai, des relations très amicales s'étaient établies entre ce dernier et les Colbert. Elles se continuèrent durant toute la mission qu'il accomplissait auprès des protestants ; car n'était-il pas obligé par son devoir et ses fonctions de faire connaître à Seignelay, secrétaire d'Etat et chargé du département de ces provinces, quel était le progrès des missions prêchées dans ces contrées ? Il y eut donc entre eux une correspondance suivie, dans laquelle Fénelon exposait sans détour ses craintes, ses espérances, la ligne de conduite qui lui semblait bonne à suivre au milieu des difficultés qui se présentaient. Seignelay approuvait le plus souvent les décisions prises par le jeune chef de la mission. Le roi souscrivait toujours aux approbations de son ministre. Ces relations ne furent pas seulement officielles, l'amitié y eut sa part ; aussi ne cessèrent-elles pas avec la mission. Seignelay continua, jusqu'à la mort, de voir Fénelon, et, lorsqu'il fut frappé par la maladie qui devait l'enlever jeune encore à l'affection des siens et à l'estime de la France, l'ancien missionnaire vint souvent lui apporter les consolations de la religion.

A côté de cette correspondance officielle avec Seignelay, Fénelon en avait une autre avec Mme la duchesse de Beauvilliers : cette dernière correspondance nous intéresse surtout, parce qu'elle nous révèle le cœur de l'archevêque de Cambrai. Cette sœur de Seignelay était digne de comprendre et d'aimer Fénelon. L'esprit sérieux des Colbert vivait en elle, et ce profond sentiment du devoir, qui dirigea toujours le grand ministre, y était rehaussé par les grâces de l'esprit le plus cultivé, le plus délicat et le plus aimable. Il y avait une sympathie naturelle entre les sentiments de Mme de Beauvilliers et ceux de Fénelon : elle devint l'origine de l'affection qui les unit durant toute leur vie. Leur correspondance était intime, et, pendant cette difficile mission, Fénelon se plaisait à l'entretenir de ses épreuves, à lui confier ses espérances, toujours avec ce ton de noble familiarité qui préside au *Traité de l'Education des Filles*.

Plus heureux que le célèbre historien de Bossuet et de Fénelon, nous pouvons donner ces lettres au public, qui les appréciera : elles sont instructives, intéressantes et destinées à nous faire mieux connaître les débuts de Fénelon.

Les lettres adressées à Seignelay et à la duchesse de Beauvilliers forment la première partie de ce recueil.

Dans la seconde partie, nous donnons quelques lettres adressées à Roger de Gaignières, dont la collection d'antiquités, de tableaux, de chartes et de manuscrits offre tant de renseignements pour l'histoire de son époque. Les riches portefeuilles de sa correspondance, déposés à la Bibliothèque nationale, attestent qu'il était lié avec Bossuet, Fénelon, Huet, Mmes de Sévigné, de Sablé, de Lafayette, etc. Suit une lettre adressée par Fénelon à un de ses amis, au moment où son livre des *Maximes des Saints* est dénoncé à Rome. Ecrite deux ans avant la condamnation de cet ouvrage, elle nous montre l'attachement inviolable que l'archevêque de Cambrai ne cessa jamais d'avoir pour le Saint-Siège.

Le rapport fait, en 1793, à la Commission des monuments, par Dom Poirier, sur les manuscrits de Fénelon, termine cette collection.

Dans un temps où l'on publie beaucoup de lettres restées inédites, on pourra nous faire le reproche de céder à la mode du moment ; mais nous avons pensé que tout ce qui touchait à la vie de Fénelon, à son esprit, à ses œuvres, méritait d'être placé sous les yeux des lecteurs français.

NOUVEAU MOIS DU TRÈS SAINT ROSAIRE

Par Mgr RICARD

1 vol. in-32..... \$0.20

A L'HEURE DU SUICIDE

Wer nie sein Brod in Thraenen ass,
 Wer nie, in kummervollen Naechten auf seinem Lagar
 [weinend sass,
 Der kennt euch nicht, ihr Schicksalsmaechte.
 GOETHE.

Lui aussi donc s'avouait vaincu ; lui aussi déposait les armes, désertait la lutte forte, virile, courageuse, et, lâchement, cherchait pour reposer sa tête lourde et son cœur vide, l'ombre de la mort !

Il avait trente ans, un corps robuste, de la tournure, un peu d'instruction, le goût du travail, le désir d'arriver... A quoi ? Il ne savait pas trop. Une famille... une position... quelques amitiés... la fortune... les jouissances d'une vie qui englobe tout cela, lui paraissaient vaguement devoir produire ensemble cette chose à laquelle tout homme aspire : le bonheur. Sain de corps et d'esprit, jeune et très ignorant avec son bagage d'instruction courante, il voyait la vie en rose, il n'avait jamais lutté ni contre lui-même, ni contre autrui. Contre lui-même surtout. On l'avait appliqué à beaucoup d'études, jamais à l'étude de son propre cœur. Il s'ignorait absolument lui-même.

Il avait lu des milliers de journaux, traitant de millions de sujets, et il n'avait jamais donné une minute d'attention à ce grand et unique sujet d'étude : sa propre individualité. Il ne se souciait pas de développer ses forces mentales, ni de fortifier sa volonté : rien de tout cela n'est écrit dans les journaux, dans les revues, dans les feuilletons, dans les romans en vogue

Se distraire, c'est-à-dire se je-

ter hors de soi-même, tel est le but, semble-t-il, de la vie actuelle, vide !

Or, un jour, tout ce monde extérieur vint à crouler pour le jeune homme.

Son patron le remercia. Il épargnait dix huit cents francs d'appointements grâce à un jeune Teuton qui s'offrit pour rien. Deux Allemands trouvent moyen de vivre là où un Belge meurt de faim.

Ce ne fut pas tout. Sa fiancée, lasse d'un amour honnête qui devait forcément se continuer par les charges d'un intérieur laborieux, rompit la parole donnée, éprise d'un sportsman qui n'était autre qu'un écuyer du cirque.

C'était un grand service qu'elle lui rendait là. Il ne le comprit point. Et parce que cette âme de fille s'était montrée, à temps, traîtresse et vile, il crut tout perdu et ne voulut plus voir rien de bon dans l'existence. Pourtant, il lui restait un ami, un de ces doux blonds aux yeux bleus, dont le sourire est si intense et si reconfortant. Les deux coups reçus, il alla chez son ami, son seul ami, pour pleurer dans ses bras et se laisser consoler : c'est l'instinct sûr du cœur humain. Comme il avait soif d'une bonne parole ! Comme il buvait d'avance cette sympathie toujours prête, cette tendre amitié toujours fidèle !...

L'ami, depuis huit jours, avait

disparu, bouclant dans sa valise, avec dix mille francs pris à son patron, deux mille prêtés par Lucien.

Appuyé au mur, blême, hagard devant cette porte où flamboyaient pour lui ces paroles infernales : *Laisse toute espérance !* Lucien assistait à l'effondrement de tout : travail, amour, amitié, orgueil, tendresse, confiance, tout n'était plus que cendres. Si son ami, au moins, lui était resté !

On ne sait pas, non, on ne sait pas, comme, en des heures d'angoisse morale, de semblables événements font déborder la coupe, écrasent une âme d'aïlleurs sans appui !

* *

Il ne lui restait donc rien que lui-même, et c'était trop peu. Vicieux, il ne l'était pas, et n'avait point ces passions grossières qui dispensent de tout idéal. Mais son idéal terrestre, honnête, lui échappant, il n'en voyait point d'autre, et le vide affreux, l'inanité absolue du banal au jour le jour l'écrasait. Il ne pouvait plus vivre, il résolut de mourir. Il passa ainsi huit jours, en proie au *tædium vitæ* le plus complet, trop ignorant de ses devoirs pour réagir, pour combattre la misérable tentation du suicide, trop ignorant de lui-même pour essayer ses forces, faire usage de sa volonté et se retremper dans la souffrance.

Il se trouvait sans ressources intérieures pour résister au choc. Ni foi, ni espérance, ni amour au-dessus du terre à terre de la vie, qui était désormais un supplice. Il entra chez l'armurier et choisit un revolver.

Ceux qui rejettent le fardeau de la vie et désertent la lutte savent bien, s'ils sont conscients, qu'ils commettent une lâcheté. Ils fuient leur demeure, se débrouillent par toute sorte de précautions, s'arrangent pour mourir incognito.

Dans une rue grouillante en contre-bas de la rue Royale, Lucien prit un logement ! La maison lépreuse semblait porter deux cents ans sur son toit tortu et dégradé.

Il allait y chercher la mort. C'était pourtant là que le salut l'attendait.

* *

Après une journée passée à écrire des lettres, — dernières dispositions du suicidé, — il descendit à la nuit tombante pour dîner. Dans l'escalier branlant et noir, dont un défilé de misères avait creusé les marches, il se heurta à une femme âgée qui montait péniblement. Elle pleurait.

— Qu'avez-vous ? dit le jeune homme ému.

— Monsieur, haleta la vieille femme, on va nous mettre à la porte : nous devons douze francs. Pour moi, ce ne serait rien, mais ma petite-fille... elle est à peine remise sur pied, elle ne résistera pas.

— Où habitez-vous ?

— Tout en haut.

— Montrez-moi le chemin, dit le candidat à la mort, qui voulait soulager en passant cette misère avant de quitter la vie.

L'extrême luxe ne parle qu'aux sens, l'extrême misère parle au cœur. D'où vient ? Mystère providentiel et touchant.

Il faisait noir dans le grenier, et pendant que la vieille femme

allumait un bout de chandelle, une voix faible lui dit : —

—Grand'mère, je me suis recouchée : j'avais froid.

—T'as bien fait, petite, répondit la vieille, dont la voix tremblait. Hélas ! nos couvertures, nos matelas, tout est au mont-de-piété, mais je t'apporte du sucre, tu boiras de l'eau sucrée.

Lucien vit alors, couchée sur un grabat, une jeune fille d'une vingtaine d'années, transparente de maigreur. Elle souriait.

—Bonjour, monsieur le docteur !

—Je ne suis pas docteur, dit Lucien rougissant de lui-même sans savoir pourquoi. Je ne suis rien du tout.

—Ma pauvre petite, j'apporte une mauvaise nouvelle, dit la grand'mère : on va nous chasser d'ici ! Que deviendrons-nous ? Regarde ma journée : quarante centimes !

—Ne t'afflige pas ainsi. Si l'on nous chasse d'ici, le bon Dieu nous préparera un abri ailleurs. Penses-tu qu'il nous abandonnera ?

—Jamais ! répondit la vieille femme avec énergie.

—Il est si bon ! dit la malade, et il nous console si bien dans notre pauvreté, n'est-ce pas, mère ?

Et décrochant le crucifix attaché tout près d'elle, elle l'embrassa avec transport. Chassée de tant d'endroits, cette image d'un Dieu mourant fait des merveilles dans les taudis de nos pauvres.

—Voulez-vous me permettre de vous aider un peu ? dit Lucien très bouleversé. Il faut reprendre vos literies... il faut du lait et du bouillon pour la eune fille...

Et, fiévreusement, il mit une vingtaine de francs sur la table boiteuse.

—Qu'est-ce que je te disais, mère ? dit la jeune fille d'un air triomphant. Merci, monsieur, Dieu vous le rendra, comme Il l'a promis.

Et comme elle le regardait en disant cela ! Est-ce qu'elle devinait quelque chose ?

Lucien, honteux de sa bonne action, voulut s'esquiver.

—Restez, supplia la jeune fille. Un moment encore ! Prions ensemble.

Le mot était nouveau pour lui. Dans sa vie encerclée par son bureau, le café, le restaurant, le théâtre, les journaux, l'amour et l'amitié qu'on sait, la prière était une inconnue.

—Je ne prie jamais, murmura-t-il.

—Priez *maintenant* avec nous, je vous en conjure. Ne me refusez pas.

Elle commença, et avec lenteur, savourant les paroles, elle dit, les yeux levés :

“ Notre Père qui es aux cieux... que ton nom soit sanctifié... que ton règne arrive... que ta volonté soit faite... sur la terre comme au ciel.”

Enraciné au sol et oubliant tout, le jeune homme écoutait. Jamais ces tendres paroles, jamais cette incomparable poésie n'étaient arrivées à ce pauvre cœur vide — et maintenant si plein.

— Venez demain... je dois communier... murmura la jeune héroïne qui avait vu tomber une larme.

Le candidat au suicide rentra dans sa chambre : le revolver attendait—les lettres aussi. Pendant qu'il déchirait celles-ci et

qu'il enveloppait soigneusement celui-là, les paroles résonnaient toujours dans son âme, versant à flots une lumière inconnue jusque-là, une force nouvelle, une joie pénétrante : Notre Père... qui es aux cieux... que ton nom soit sanctifié... que ta volonté soit faite...

Il regardait le suicide à la lumière de ces divines paroles. A cette même lumière, il regardait, étonné, effrayé de sa faiblesse, les pertes qui l'avaient poussé au suicide.

.....
Huit jours plus tard, le prêtre qui avait donné la communion à l'habitante du grenier devant Lucien à genoux appelait celui-ci " Mon enfant "...

Et le jeune homme, heureux de vivre, plein de respect désormais pour cette existence dont il voyait le but sublime, comprenait que le dégoût de la vie qui pousse tant de malheureux au suicide n'est que le dégoût naturel d'une vie sans Dieu!

Extrait de *Pages de la vie*, études et nouvelles par René Grange. 1 vol. in-12 75 cts.

LE SAINT ROSAIRE

Le Rosaire de la Très Sainte Vierge, par Melle Louise Masson. In-32, 5 cts chaque la douzaine 40 cts.

Le Mois du Saint Rosaire sanctifié par la méditation. Ouvrage traduit de l'Espagnol par l'abbé l'hiéraud, chanoine honoraire. In-18 25 cts.

Le Rosaire illustré, par le P. Vasseur, S. J. dédié aux Congréganistes de la Très Sainte Vierge. Brochure in-18 carré 15 cents.

Entretiens sur les mystères du Saint Rosaire, par Mgr L. Charles Gay. Evêque d'Anthédon. 3e édition revue et corrigée, enrichie d'un bref de S. S. Léon XIII et d'une lettre de S. E. le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté. 2 volumes in-12, \$188.

TRAITEMENT DE L'ÉPILEPSIE

HEUREUX RÉSULTATS

PENDANT PLUSIEURS ANNÉES D'EXPERIENCES

RÉFÉRENCES ET CERTIFICATS

DOCTEUR L. A. G. JACQUES

224 RUE AMHERST

MONTRÉAL.